

UNE INGÉNUE DE FRANCE A HOLLYWOOD, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

ILS ONT TOUS EU DE LA CHANCE, Par Jean-Marie Labrèche (Exclusivité au " FILM ")

Film français: " L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE " — Film américain: " UNDER CAPRICORN "

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: DANS LES COULISSES DE NOS STUDIOS - ÉCHOS, POTINS ET NOUVELLES



CATHY O'DONNELL

C'est un fait universellement reconnu que l'engouement des jeunes filles par rapport à la mode. Pour elles, il n'y a pas de plaisir plus charmant que de s'acheter une toilette à la dernière mode, même si cette toilette est beaucoup moins seyante que les nombreuses robes suspendues dans le placard de leur chambre. C'est ainsi qu'on a vu costumes en tricot et chandails figurer à des déjeuners de noces ou, le soir, dans la salle de conférences du Ritz, que voulez-vous ? la mode l'exigeait. Pour cette même raison, des adolescentes ont préféré des chandails gris fer ou même noirs aux nuances vives qui leur conviennent si bien. Tel est le cas de la jeune artiste Cathy O'Donnell, qui a fait ses débuts dans THE BEST YEARS OF OUR LIVES, et qu'on voit ci-dessus dans une tenue d'écolière.



MONTREAL,
SEPTEMBRE 1949
31e année, No 2
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975-985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

LA LITTERATURE A L'ECRAN

A l'occasion du centenaire de Chateaubriand, on a tourné, voilà un an, *"Combourg, visage de pierre"*. Ce film consacré à la jeunesse du grand romantique, continue de remporter un vif succès. Un cinéaste audacieux, Alfred Chaumel, tente maintenant de filmer le *Bateau ivre* d'Arthur Rimbaud, entreprise périlleuse, mais intéressante par la qualité des collaborateurs qu'elle a groupés: Simon Gantillon, Valentine Hugo, Roger Moride et enfin Jean-Louis Barrault qui prête sa voix au poète.

■

DES QUATRE COINS...

"L'Homme de la Jamaïque", le roman de Robert Gaillard, va devenir un film à la façon de *"Pépé le Moko"*. Et le rapprochement est d'autant plus facile que c'est Julien Duvivier qui en est le metteur en scène. Les prises de vues de cette grande production internationale commenceront au Maroc et aux Iles Baléares par des extérieurs. Il est question que les intérieurs soient tournés dans les studios de Madrid. Deux acteurs viendront de Hollywood: Louis Hayward et Paul Lukas, la vedette féminine viendra de Londres, puisque c'est Patricia Roc, et outre le metteur en scène qui est français, on comptera également Dalio dans la distribution.

■

FRANCE-ITALIE

Les artistes de la Comédie-Française en tournée à Rome, furent reçus par le souverain pontife. Le pape, s'exprimant dans un français impeccable, montra sa profonde connaissance des classiques français.

■

UNE NOUVELLE VENUE

Après ses récents succès, Mai Zetterling, la nouvelle étoile de l'Europe Centrale, s'est vue assigner un rôle dans une production Arthur Rank: *"The Romantic Age"*. La vedette masculine sera Hugh Williams qui jouait aux côtés de Laurence Olivier dans *"Wuthering Heights"*. Le film est une adaptation du roman de Serge Weber, *Lycée de Jeunes Filles* et sera dirigé par Edmond Greville.

■

DEUX GENRES

Janet Leigh jouera aux côtés de Robert Mitchum et de Wendell Cory dans *"Christmas Gift"*, puis elle tiendra un rôle bien différent dans *"Jet Pilot"*, qui sera tourné en Technicolor.

■

OPINION SUR LES CRITIQUES

Un mot de Liliane Bert sur le plateau de *L'Héroïque M. Boniface*, dont elle est la vedette féminine auprès de Fernandel. — Critique: individu qui, pour se nourrir, coupe l'appétit aux autres...

ENFANT PRODIGUE

Bobby Henrey, ce jeune acteur de neuf ans, qui s'exprime avec autant de facilité en anglais qu'en français, est fils d'un citoyen britannique et d'une mère parisienne, romancière de surcroît. Le jeune interprète de *Première Désillusion*, qui est actuellement à Paris, nous a confié qu'il n'aime pas les romans d'aventures, pas plus ceux de Jules Verne que les autres. Son livre préféré est *Les Malheurs de Sophie*, puis tous les autres romans de la comtesse de Ségur, auxquels viennent s'ajouter les contes de fées et l'histoire.

■

UNE BIOGRAPHIE DE "RACHEL"

Le film d'Edna Romney *"Rachel"*, sur la vie de la fameuse actrice française, sera tourné en France. William Dieterle en sera le metteur en scène avec la co-opération de techniciens français. Le film est en Technicolor et un appareil spécial de prises de vues a été transporté d'Angleterre en France. Gladys Cooper et Zachary Scott joueront aux côtés de Miss Romney.

■

HONNEUR AU MERITE

Noël-Noël a été promu au rang de chevalier de la Légion d'honneur pour ses trente-deux années de services artistiques et militaires. D'autre part, le lieutenant Jean-Pierre Aumont, des Forces Françaises Libres, a été fait chevalier pour sa conduite pendant la campagne d'Italie.

■

DE GRAND'MERE A NEW-YORK

"Miss Liberty", une nouvelle comédie musicale lancée récemment à New-York, réunit bien des artistes. Robert Sherwood a écrit le texte, Irving Berlin, la musique et Moss Hart en est le directeur. Mlle Allyn McLerie, une petite Canadienne de Grand'Mère, interprète le rôle de Monique Dupont au xcôtés d'artistes réputées telles que Ethel Griffies et Mary McCarthy.

■

TELEVISION LONDRES

John McCallum, qui a fait un séjour en France en compagnie de sa femme, Googie Withers, a paru, pour la première fois à la télévision britannique, en interprétant le principal rôle d'une pièce de James Parrish, *"Interlude in Eden"*, qui retrace l'histoire d'un pilote se mourant d'une maladie incurable.

■

L'EXEMPLE ENTRAINE...

Lilian Gish, la célèbre vedette du cinéma muet, a signé un contrat avec la revue américaine *Theatre;* elle en sera la correspondante en France, et Lilian Gish a précisé: C'est la lecture des *Mémoires* de Maurice Chevalier qui m'a donné l'idée d'écrire, moi aussi.

DENISE DARCEL

Une Ingénue de France à Hollywood

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

C'EST pendant qu'il est chaud qu'il faut battre le fer"... Voilà ce qui me vient à l'instant à l'idée après le départ de Denise Darcel. Elle vient de sortir de chez moi. Ensemble nous avons causé, en grignotant des petits sablés. Mais, Denise les déguste avec toutes sortes d'appréhensions et presque des remords de conscience, car, dit-elle, "il faut surveiller sa "ligne" lorsque l'on fait du cinéma". Mais, ajoute-t-elle avec espièglerie, "zut-flûte", (c'est une expression favorite), pour une fois je succombe, ce sera la dernière.

Denise, c'est presqu'une enfant gâtée; c'est un feu-follet, ou mieux, c'est le dynamisme en personne. A mon sens, elle est née pour le "music-hall", et je le lui dis. Dès la première fois que je l'ai entrevue, il y a plus d'un an, au restaurant français "Le Tricolore" où, avec d'autres acteurs, elle recevait la médaille offerte par le poste C.K.A.C. en remerciement de l'émission radiophonique anniversaire de ce poste, je m'étais dit en l'écoutant chanter et la regardant évoluer: en voilà une qui possède l'étoffe avec laquelle on fabrique des étoiles.

Il est impossible de ne pas remarquer Denise Darcel. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des scouts de M.G.M. l'aient découverte après les deux années qu'elle vient de séjourner en chantant un peu partout dans les cafés à la mode de la cité du film.



Denise Darcel pourrait tout aussi bien prétendre au titre d'une héroïne de la résistance française, pendant la guerre. Elle n'était qu'une gosse lorsque l'envahisseur la délogea avec sa famille faisant un séjour estival à leur maison de campagne de Corrèze. "Il fallut fuir sur les routes bombardées", lorsque les troupes d'Hitler s'avancèrent vers notre bourg.

"Mais ensuite, comme tous les autres Français, nous n'avions plus qu'une idée en tête et qu'un désir au coeur, et c'était de travailler, dans un immense mouvement de résistance, à reprendre, pouce à pouce, le sol qu'on nous avait pris. Pendant la durée de la guerre, je travaillai dans les usines souterraines de munitions aidant le Maquis. J'y ai reçu, moi aussi, mes blessures de guerre, fait-elle en riant, et dont j'étais fière. Je devais enfoncer à coups de marteau de ces petits clous dorés, dans les boîtes à munitions. Ces clous entre les doigts de ma main gauche, je frappais de la droite, et comme j'étais gauche dans ce métier, je me frappais si souvent sur les doigts qu'ils étaient devenus de pauvres choses ensanglantées et enflées, et que je ne pouvais prendre le temps de douilletter, car il fallait recommencer chaque nuit le travail.

C'est au cours de cette période que Denise perdit son père, lors d'un séjour à Corrèze, où leur maison se trouvait aux mains des Allemands. Dès lors, il fallait songer à gagner de l'argent et la jeune fille devint vendeuse de magasin.

Denise est née à Paris du mariage de Paul Billecart, fabricant d'accessoires de boulangerie, et d'Alice Billecart. Darcel est son nom de théâtre. Dès

[*Lire la suite page 38*]

DENISE DARCEL est l'image même du rêve qui se concrétise. Enfant, petite Parisienne de condition modeste, elle rêvait de venir un jour à Hollywood, non seulement à titre de visiteuse, mais bien pour y tourner des films. Cela, vraiment, paraissait pure chimère; mais, quelquefois, le destin sourit à ceux qui veulent et qui ont de l'esprit d'initiative. L'article ci-dessus relate cette biographie qui est, autant dire, un conte de fée.



RAYMOND ROULEAU



IRENE DUNNE



CHARLES BOYER

L'AME DES CHOSES

Vedettes et Accessoires

Par CECILE LEMIEUX

EDOUARD ESTAUNIE, un romancier peut-être un peu trop oublié, qui appartenait à la génération de Paul Bourget et de Pierre Loti, a écrit un livre original et charmant intitulé: les *Choses voient.* C'est un dialogue, non sans finesse et un peu mélancolique, entre des meubles anciens dont quelques-uns ont été relégués au grenier d'une vieille maison qui a vu grandir plusieurs générations. Maintenant. on ne l'habite que durant la belle saison et, pendant les mois d'hiver, les meubles solitaires évoquent les souvenirs du passé. Ils en savent long et pourraient sans doute révéler des secrets que parents et enfants ont toujours ignorés... Mais personne ne s'occupe d'eux ni ne les interroge...

Ainsi en est-il des accessoires de théâtre et de cinéma. Ils sont indispensables, et pourtant personne ne prête attention à eux dès qu'ils ont fini de servir. Le cinéma, parce qu'il est une transposition aussi exacte que possible de la vie, fait une consommation considérable de tout ce qui compose l'existence quotidienne.

On doit cependant distinguer entre deux sortes d'accessoires: ceux qui servent au cours de l'action et ceux, beaucoup plus importants, qui la déclenchent et provoquent ainsi le dénouement.

Parmi les premiers figurent les nombreux revolvers qui, surtout quand ils sont maniés par Humphrey Bogart ou par Edward Robinson, ne peuvent être traités comme des quantités négligeables. On doit en dire autant de la traditionnelle lampe à pétrole des films de cowboys: accrochée au plafond du saloon de la petite ville minière, elle permet au héros qui s'y suspend un moment de faire un bond prodigieux sur le comptoir du bar et de là d'abattre infailliblement son adversaire. Il y a la tapisserie derrière laquelle se cache le roi fratricide et à travers laquelle Hamlet le transpercera de son épée; l'horloge dans la boîte de laquelle se dissimulera, pour y guetter le voleur, le policier amateur, Bulldog Drummond; les disques de phonographe qui permettent de reconnaître l'artiste qui se cache sous un nom d'emprunt; l'épée de Claude Dauphin dans *Cyrano;* l'écharpe de Celia Johnson dans *Brief Encounter;* le violon du regretté Leslie Howard dans *Intermezzo;* le poignard que Jean Marais plonge dans le dos d'Edwidge Feuillère, dans *l'Aigle à deux têtes;* le drapeau de la Croix-Rouge dans d'*Homme à hommes,* un symbole que l'on acclame dans toutes les salles de cinéma du monde; le piano du nègre de *Casablanca* qui, en jouant tel ou tel morceau, transmet d'importants messages aux combattants de la France Libre; l'ascenseur que guette, jusqu'à ce que la nuit soit venue, Charles Boyer qui a un rendez-vous avec Irene Dunne dans *Love Affairs;* le baquet d'eau dans lequel Annabella se jette du haut d'un mât, dans l'*Eternel conflit;* la bouteille de champagne, instrument du crime dans *Quai des Orfèvres.*

Dans la deuxième catégorie, alors que les accessoires en question sont plus et mieux que des accessoires, on peut ranger: l'embarcation qui reparaît avec la crue des eaux, ramenant à terre le corps de Rebecca et causant la reprise de l'enquête; l'escalier tournant du tragique film allemand d'avant-guerre: *Jeunes filles en uniforme,* du haut duquel se jette la petite écolière névrosée; le bec de gaz de *Gaslight* qui s'allume et s'éteint mystérieusement dans le but de convaincre l'infortunée Ingrid Bergman qu'elle a perdu la raison, et qui met en même temps le policier, Joseph Cotton, sur la piste du mari criminel; le mannequin de *Falbalas* que Raymond Rouleau, le grand couturier qui est aussi un

[*Lire la suite page 38*]



MARIE BELL

CLAUDE DAUPHIN





"LE MYSTERE BARTON"

Un film plein de c

UNE villa dans la proche banlieue de Londres. C'est là que vit, c'est là que travaille M. Barton (Maurice Teynac). Celui-ci peut se contempler dans une glace: son veston tombe harmonieusement, son pantalon ne fait pas un faux pli, sa cravate est d'un goût parfait. Il peut glisser un oeillet à sa boutonnière pour parfaire l'ensemble. Il adore les fleurs. Sympathique, ce M. Barton? Pas à tout le monde, en tout cas! Pas surtout à son jeune associé, Franck Maitland (Jacques Torrens) qui, à la veille de se fiancer, lui demande des comptes. Le séduisant M. Barton serait-il un escroc? Le ton monte entre les deux hommes, Franck perd tout sens de la mesure et part brusquement en proférant de lourdes menaces.

Ci-dessus, FRANÇOISE ROSAY, grande dame du cinéma français, telle qu'on la verra dans un rôle fait à sa mesure, celui de LADY MARSHALL. — Ci-contre, la belle et élégante MADELEINE ROBINSON qui incarne avec un art consommé le personnage LUCY STANDISH qui, à la suite d'un geste de pur dévouement, se trouve mêlée à une affaire de meurtre. Retenons bien que "Le Mystère Barton" sort des cadres ordinaires du policier puisqu'il s'agit d'un film plein de charme et d'esprit.

harme et d'esprit

La future fiancée de Franck, Cathy Standish (Loleh Bellon), fille d'un avocat connu, a perdu sa mère alors qu'elle était encore enfant. Son père, Olivier Standish (Jean Marchat), s'est remarié et sa jeune femme, Lucy (Madeleine Robinson), semble être pour Cathy davantage une grande soeur qu'une véritable belle-mère. Cathy a connu le séduisant M. Barton, elle a cédé à ses avances, presque par accident, en le regrettant aussitôt. Elle lui a écrit son mépris et son dégoût. Ces lettres, il faut les lui reprendre avant qu'il apprenne ses fiançailles avec Franck, et en fasse mauvais usage. Soit, Lucy ira ce soir en secret s'acquitter de cette mission délicate à la place de la trop jeune et de la trop confiante Cathy.

Barton, agréablement surpris par la visite imprévue de Lucy, déploie tout son charme de séducteur, se fait pressant, sans succès d'ailleurs, et se rend presque odieux. Il éteint la lumière. Lucy crie qu'elle est armée et qu'elle se défendra... au même instant une voiture s'arrête devant la [*Lire la suite page 39*]

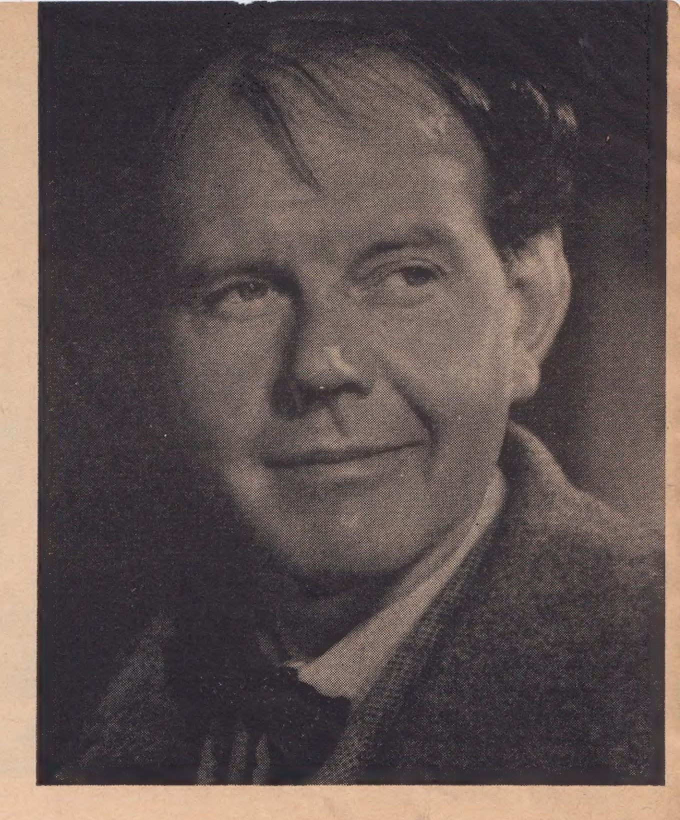






Photo du haut, à droite, FERNAND LEDOUX, personnage central du film qui campe un BEVERLEY plein d'esprit et de perspicacité. Il a toute l'habileté d'un montreur de marionnettes en même temps qu'une vue pénétrante de psychanaliste. — Au centre, un moment palpitant du film : JEAN MARCHAT (Olivier Standish) et MADELEINE ROBINSON peu avant le coup de feu. — Ci-contre, la jolie LOLEH BELLON qui personnifie Cathy Standish.

LA BELLE EQUIPE

"TROIS DE QUÉBEC"

"Trois de Québec", dont on trouvera le développement de l'idée dans l'article en page de droite, est une formule qui se résume à ceci : trois contes, trois manières, trois auteurs, mais un seul sujet. Les trois auteurs sont CHARLOTTE SAVARY (ci-dessus et ci-dessous), ANDRE GIROUX (photo du haut, deuxième en comptant de droite) et ROGER LEMELIN (photo du haut, troisième, même ordre). — Ci-dessous, PAUL LE GENDRE, réalisateur. — Ci-contre, page de droite, ROGER LEMELIN et ANDRE GIROUX.

Un soir, au mois de juillet dernier, Charlotte Savary, André Giroux et Roger Lemelin rencontraient à Québec un réalisateur de Radio-Canada, Paul Le Gendre, du poste CBV. Il s'agissait de mettre au point une émission dramatique pour le réseau français, la plus belle des émissions, évidemment, puisqu'elle n'était encore qu'à l'état de projet.

Que d'idées et de bons mots ont été échangés ce soir-là! Charlotte Savary n'en était pas à ses premières armes à la radio et elle avait déjà écrit suffisamment de contes pour alimenter le réseau pendant plusieurs semaines. Le réalisateur voulait du neuf, et c'était d'ailleurs ce qui l'enthousiasmait: cette part d'inconnu. Quant à Roger Lemelin, qui avait créé les mille et un personnages "Au pied de la pente douce" et des "Plouffe" et qui vivaient dans l'intimité de ceux de son prochain roman, il se sentait capable d'écrire sur-le-champ plus d'histoire qu'il n'en faudrait avec tout le mordant nécessaire. André Giroux, qui avait pu traiter le difficile sujet d'"Au-delà des visages", soumettait une liste interminable de sujets.

De cette profusion d'idées, un projet se précisa lentement, une formule qui pourrait stimuler l'imagination des auteurs tout en leur laissant assez de liberté pour qu'ils puissent s'exprimer d'une façon toute personnelle.

Cette formule se résume dans ces mots: trois contes, trois manières, trois auteurs, mais un seul sujet. Paul Le Gendre et ses collaborateurs ont dressé une liste de sujets dont chacun serait traité dans des contes qui seraient diffusés le samedi soir dans tout le Canada français.

Les auditeurs n'ont certainement pas oublié la première émission de la série. Les auteurs devaient nous donner une illustration de la timidité, cette terrible "gêne" qu'il est bien difficile de définir, mais dont un écrivain doué peut nous laisser soupçonner les causes et les effets.

Charlotte Savary, Roger Lemelin et André Giroux ont certainement gagné la partie dès le premier soir. Ils savent faire un conte vivant sur l'amitié, l'audace, la lâcheté ou la confiance, sans tomber dans la moralité sèche. Au contraire, on s'étonne de leur imagination, du réalisme des scènes qu'ils décrivent, des mille notations si fines et si justes qui font de l'auditeur un témoin passionnément intéressé.

Ces histoires se déroulent d'ordinaire dans des milieux qui nous sont familiers, un quartier typique de Québec ou un village. Quant au réalisateur, Paul Le Gendre, il se montre un interprète sensible et sa mise en ondes nous conserve toute la saveur des textes de Charlotte Savary, André Giroux et Roger Lemelin. Il sait s'entourer des meilleurs comédiens de Québec qui se sont acquis dans toute la province, grâce à cette émission, une réputation enviable qu'ils méritent sans aucun doute.

Voici quelques notes biographiques sur les auteurs et le réalisateur de "Trois de Québec":

Charlotte Savary, journaliste et critique littéraire, plus connue sous le pseudonyme d'Henriette Berger, est née à Ottawa. Elle fit ses études supérieures à la Sorbonne, au cours d'un sé-

[*Lire la suite page 38*]



UN FILM FRANÇAIS

"L'Ecole Buissonnière" révolutionne à la fois le cinéma et l'enseignement

Avec Bernard BLIER, DELMONT et Julien FABER

L'École Buissonnière, un bien joli titre rappelant à chacun un peu de sa jeunesse... Allons-nous assister aux ébats de jeunes potaches préférant un peu de ciel et de liberté à un morne cours dans une salle grise et poussiéreuse ?... Tout au contraire, car ses enfants préfèrent l'école à leur famille et ce sont les parents qui vont protester à les voir partir en classe avec tant d'enthousiasme.

Abordant un sujet que nul n'avait jamais envisagé de réaliser, Jean-Paul Le Chanois en a tiré un scénario plein de vie, d'humour, de sentiments, d'humanité. Ce tour de force peu banal lui a demandé plusieurs mois de préparation minutieuse et rien ne fut laissé au hasard... Ceci fait il a fallu trouver le village — l'action se passant dans la petite commune de Salèzes qu'il a créée de toutes pièces... Avec ses collaborateurs J.-P. Le Chanois a visité patiemment des dizaines de villages, mais aucun ne correspondait vraiment à celui qu'il avait imaginé. Salèzes sera donc un composite de plusieurs pittoresques bourgs de Provence. A l'un, Gattières, il a emprunté sa place, à un autre, Bouyon, une rue, à un troisième, Saint-Jeannet, ses venelles et ses vieilles échoppes.

"Ce film comportera — me dit J.-P. Le Chanois — de nombreux extérieurs et le plus possible de décors vrais... Pourquoi reconstituer ce que nous avons, correspondant vraiment à la réalité... Nous rencontrerons des difficultés techniques, certes, mais rien n'est impossible... pour nos décors d'intérieurs car il y en a malgré tout un certain nombre, nous nous sommes efforcés de reproduire jusque dans ses moindres détails ceux où se situe l'action : la salle de classe, la chambre de l'instituteur, existent réellement telles que notre décorateur les a restituées.

"Pour donner à "l'Ecole Buissonnière" plus de vérité, de caractère humain, j'ai d'abord choisi les lieux où se déroule le scénario, n'ayant tracé de celui-ci que les grandes lignes. Ensuite le découpage fut fait en fonction des lieux choisis. Ainsi pas de "travelling" dans une mansarde ou de "grue" dans une épicerie de village... A mon avis l'on a tort de vouloir faire d'une chambrette un hall de gare et d'un couloir la Galerie des Glaces. Cette conception fausse l'ambiance, modifie la psychologie des personnages, crée une atmosphère normale. C'est donc contre cela que j'ai voulu réagir et j'espère y avoir réussi."

Bernard Blier qui est pour "L'Ecole Buissonnière" devenu un instituteur, s'est comme à l'accoutumée, entièrement mis dans

Ci-dessous, le jeune instituteur Pascal (BERNARD BLIER), frais émoulu en 1914 de l'Ecole Normale et qui brûle d'appliquer les méthodes nouvelles. A ses côtés, la fille du vieil instituteur (JULIETTE FABER) qui tentera d'atténuer par la douceur de son caractère l'antagonisme existant entre son père et le nouveau venu à cause des conceptions opposées en matière d'enseignement.

Ci dessous, dans une attitude qui ne reflète en rien l'aménité, le vieil instituteur (DELMONT) donne son point de vue en ce qui a trait aux méthodes d'enseignement. Vue de Sirius, la matière du débat ne paraîtrait pas conséquente, mais dans un village de province réputé pour son attachement aux traditions, tout projet d'innovation suscite la méfiance, voire même l'hostilité.



la peau de son nouveau personnage : Pascal. L'inévitable pipe à la bouche, il me parle avec autorité de diverses méthodes d'éducation à tel point que j'en arrive à me demander si je n'ai pas affaire à un véritable pédagogue.

"En 1920, moment où se situe l'Ecole Buissonnière", les préceptes pédagogiques, normaux aujourd'hui, étaient alors des nouveautés. L'on faisait absorber aux élèves des textes de manuels; ils s'instruisaient dans l'abstrait et non dans la réalité.

"Mon personnage, Pascal, frais émoulu en 1914 de l'Ecole Normale, brûle d'appliquer les méthodes nouvelles... Quatre ans de guerre, une blessure, l'hôpital lui ont fait connaître la vie et les hommes... Me voici nommé à Salèzes en remplacement du vieil instituteur Arnaud, rôle qu'interprète Delmont, qui depuis plus de quarante ans y enseigne de la même manière. Aussitôt en fonction, j'intéresse les élèves en les laissant s'épanouir, je ne les bride pas et l'école est autant au dehors que dans la salle de classe. C'est de l'enseignement vivant où l'initiative personnelle a toute liberté de se développer... Je me crée des ennemis que ces méthodes surprennent, mais aussi bien des amis. Deux camps vont alors diviser le village.... Il me faudra l'amour de Lise, la fille du vieil instituteur, personnage qu'incarne Juliette Faber pour que petit à petit tout rentre dans l'ordre et que les nouvelles méthodes soient admises et comprises...

Saviez-vous qu'en 1914-1918 il y avait 17% d'illettrés dans l'armée française et que ce chiffre est tombé à 2% en 1947..."

Ce film, original à plus d'un titre, a l'agrément supplémentaire de grouper quatre acteurs, qui pour n'être pas très connus, n'en sont pas moins de grands artistes : Bernard Blier, Juliette Faber, Delmont et Ardisson, et c'est pourquoi nous consacrons à l'un et à l'autre un court article qui précisera pour les lecteurs canadiens ce que sont les défenseurs de "L'Ecole Buissonnière".



Une partie de boule n'est pas chose rare en Provence.

Photo du bas, ci-dessous, le jeune instituteur Pascal, dès son arrivée à son nouveau poste dans un petit village de Provence, tente de mettre à l'épreuve ses principes pédagogiques. Par la mine de ce premier sujet, on peut appréhender que la tâche ne lui sera pas facile, mais Pascal est tenace, compréhensif, intelligent, humain. L'action se passe aux environs de 1920 et le scénario est basé sur un sujet plein de vie, d'humour, de sentiment et d'humanité. — Photo du bas, à droite, le jeune instituteur, en clinicien, fait son enquête dans le pays, interroge les gens, sonde les caractères afin d'arrêter son diagnostic.



Ci-dessus, au pays du soleil on discute avec un air terrible après quoi on blague.







"L'AVENTURE EST AU COIN DE LA RUE"

Un Film Captivant

Avec Raymond ROULEAU et Suzy CARRIER

LA distribution de ce film Pathé Cinéma est excellente. Elle comprend des artistes comme Raymond Rouleau, Michèle Alfa, Suzy Carrier, Roland Toutain et plusieurs autres...

L'intrigue est la suivante :

Pierre Trévoux (Raymond Rouleau), envahi par l'ennui d'une vie trop régulière, baille en compagnie de son ami Georges dans une boîte de nuit où ni les chants, ni le charme personnel de la belle Adria (Michèle Alfa) ne réussissent à l'émouvoir. A sa sortie du dancing, un individu essaye de le dévaliser; Pierre le met knock-out, le fouille et s'empare de deux portefeuilles et d'un petit sac de dame dont l'initiale "A" le laisse rêveur !

Il convoque les propriétaires des deux portefeuilles pour leur rendre leur bien. Ceux-ci, deux fripouilles, ont une altercation violente en se retrouvant chez Pierre, puis se font enlever à leur sortie par des gangsters dans une puissante automobile. [*Lire la suite page 40*]

Photo du haut : RAYMOND ROULEAU

Au centre : RAYMOND ROULEAU, MICHELE ALFA et ROLAND TOUTAIN

Ci-contre : MICHELE ALFA et RAYMOND ROULEAU



INGRID BERGMAN et JOSEPH COTTON, les deux vedettes du film Warner Bros, "Under Capricorn" dont l'action se situe en Australie, à Sydney plus précisément, vers 1830. Une intéressante étude de caractères dans un monde nouveau et plein d'aventures.



Dans l'ordre, de gauche à droite, nous retrouvons ici JOSEPH COTTON et INGRID BERGMAN accueillant MICHAEL WILDING qui tient un rôle de premier plan dans ce film dramatique. Bien que d'un caractère tout à fait différent, la célèbre Ingrid trouve dans ce film l'occasion de camper un personnage saisissant qui nous fera penser à "Gaz Light". Autre démonstration du puissant talent d'une interprète qui sait si bien s'adapter aux divers genres d'interprétations.

"UNDER CAPRICORN"

Ingrid Bergman à son meilleur

Avec Joseph COTTEN et Michael WILDING

L'ACTION de ce film se situe en Australie, à Sydney, vers 1830. Les exportations d'alors se composaient uniquement de matières premières, tandis que les importations avaient pour principal objet le bétail humain, surtout celui qui avait été condamné à la prison. Ces ex-détenus avaient ainsi la chance de recommencer leur vie et de redevenir des citoyens libres.

Non loin de Sydney vivent Samson Flusky et sa femme, la belle Henrietta. Flusky est un ancien forçat qui a trouvé la prospérité en Australie. Il a jadis été garçon d'écurie chez le père de sa femme, un lord irlandais, et s'il a subi une condamnation c'est parce qu'il a tué Demot, le frère de sa femme, qui avait voulu s'opposer à leur fuite. Cette union mal assortie n'apporte pas le bonheur à Henrietta et son goût pour l'alcool s'accentue.

Survient alors, dans la vie de ce couple, Charles Adare, un Irlandais, bon vivant, qui a jadis connu Henrietta. Il est venu à Sydney pour y faire fortune et l'un de ses cousins va l'y aider, puisqu'il a été récemment nommé gouverneur de la colonie.

Flusky cherche à profiter de cette heureuse circonstance. Il invite Charles Adare à dîner, dans l'espoir de lui vendre un terrain et aussi de distraire sa femme, toujours songeuse.

Adare est bouleversé par la triste transformation survenue chez la belle jeune fille qu'il a connue jadis. Il a avec Henrietta une longue conversation et lui fait promettre de renoncer à la boisson. Sans cesse, il la surveille, la conseille. Bientôt, il constate que les résultats sont encourageants et que la jeune femme est parvenue à se ressaisir. Cependant, Milly, la ménagère de Flusky, qui jusqu'à présent avait occupé une place prépondérante [*Lire la suite page 40*]





Dessin de JEAN MILLET

Le Chemin du Bonheur

Roman d'amour, par JEAN D'ARJANSE

Il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Mais la voix de l'amour est la plus forte de toutes et le coeur y répond toujours.

ETIENNETTE est encore en retard ce matin... comme d'habitude! maugréa, pour la forme, Rémi Varadois en levant les yeux vers la pendule.

Les deux mains enfoncées dans les poches de son veston d'intérieur, il se mit à aller et venir sur l'épais tapis de la salle à manger dont la haute laine étouffait le bruit de ses pas.

Un gai rayon de soleil printanier, justement, franchissant les draperies soyeuses des stores, venait de se poser sur la nappe de toile vert tendre qui couvrait la table.

Ici et là, une porcelaine de Chine fleurie, une aquarelle, un bibelot, venaient ponctuer de rose la douceur du vert fondu. Enfin, pour mettre un point final à cette délicieuse symphonie, une grosse gerbe de fleurs d'amandier se dressait au centre de la table.

— Etiennette a un goût exquis, se dit Rémi pour la millième fois en contemplant avec un air heureux le décor familier de son existence paisible.

Il s'approcha de la table, regarda les rôties et les croissants brûlants sur le chauffe-plat électrique, huma l'odeur du café, vérifia le contenu des pots de confitures. La pendule marquait neuf heures moins le quart: il lui faudrait être à son bureau dans une demi-heure. Il adorait pourtant le moment du petit déjeuner, tête-à-tête avec Etiennette, et aimait le prolonger le plus possible.

— Je me demande ce qu'il y a? se dit-il en consultant de nouveau la pendule. Dix minutes, c'est beaucoup pour Etiennette. Je vais voir...

Juste à ce moment, la grille de fer forgé qui séparait la salle à manger du salon fut poussée d'un geste vif et une toute petite femme brune, enveloppée d'une longue robe de soie rose, fit irruption dans la pièce. Elle tenait une lettre ouverte à la main et son joli visage aux traits nets, décidés, portait une expression qui ne devait pas lui être familière, car Rémi s'écria:

— Qu'y a-t-il, chérie? Mauvaises nouvelles? Graves, très graves?

Elle fit un léger signe de tête et se dressa sur la pointe de ses petites mules bordées de cygne pour entourer de ses bras le cou de son grand diable de mari.

— Assieds-toi vite, dit-elle, ou tu seras obligé de déjeuner en courant. Je vais te servir...

Malgré l'air soucieux de son visage, ses gestes ne trahissaient aucune agitation. Ils restaient calmes, ordonnés, comme ses traits fins, ses cheveux noirs et lisses, tout l'agencement de sa petite personne soignée. Ce n'est que lorsque Rémi se fut mis à manger qu'elle se décida à parler:

— Maman m'a écrit, fit-elle de sa voix bien timbrée. Sa lettre m'a bouleversée... Ça va mal à Ker-Traor...

— Personne de malade, au moins? interrogea Rémi, plein de sollicitude.

— Non, personne... Seulement, cette fois, c'est la ruine complète... ou presque, sinon tout de suite, du moins à bref délai!

— Diable! Mais comment, comment!

Rémi avait posé sur son assiette le croissant juste entamé et regardait anxieusement sa femme.

— Papa a voulu se mêler de placements qui se sont révélés très mauvais.

— Mais la fortune de ta mère?

— Elle a eu la faiblesse de la remettre tout entière aux mains de père, et alors...

— Ah! vois-tu, ma chérie, un brave soldat fait rarement un brillant homme d'affaires! Si le général avait voulu m'écouter, il n'en serait pas là aujourd'hui!

Etiennette leva vers son mari deux yeux pleins de confiance et d'admiration:

— Nous le savons tous, mais lui, il est si entêté, mon chéri! Pauvre papa! Il doit bien souffrir à présent... Le pire, c'est qu'il faudra vendre Ker-Traor.

— Non!

— C'est ce que dit maman... D'après elle, il ne leur restera que la retraite de papa. Impossible avec ça de continuer à habiter un aussi vaste domaine. Du reste, Ker-Traor est hypothéqué...

— Et nous ne nous doutions de rien!

Etiennette baissa la tête. Sa gorge serrée ne lui permettait pas de boire et des larmes gonflaient ses yeux aux longs cils sombres recourbés.

— Ma pauvre petite chérie! fit tendrement Rémi en lui caressant la main. Et Jancis? Sait-elle?

— Non. Maman lui cachera tout jusqu'à la dernière minute.

— Est-ce sage?

— Sait-on? En tout cas, le désir de mes parents à ce sujet est formel. Papa est déchiré de remords, surtout à cause de Jancis, la benjamine, sa préférée. Maman aussi se désole à cause d'elle. Ecoute ce qu'elle m'écrit: "Je me résignerais très volontiers à la perte de notre fortune, et même à la perte de notre cher Ker-Traor, auquel, pourtant, mon coeur tient par tant de fibres profondes, mais je ne peux supporter l'idée que Jancis apprendra bientôt qu'elle est pauvre et qu'elle devra renoncer, à jamais peut-être, à tout le luxe auquel elle a été jusqu'ici habituée. Nous l'avons trop gâtée, cette enfant de notre âge mûr que nous avons accueillie avec une joie folle dix ans après ta naissance! Tu la connais: elle a un coeur d'or, mais elle est habituée à voir satisfaits ses moindres caprices, ses fantaisies les plus coûteuses. Elle est absolument incapable de supporter la pauvreté ou même la médiocrité. Alors, un peu plus, un peu moins, peu importe à présent! Nous avons décidé, ton père et moi, de la laisser vivre à sa guise, heureuse et insouciante, sans rien lui refuser, lui laissant jusqu'au bout la chance de trouver un mari qui puisse lui donner la fortune qu'elle aurait dû avoir. Elle est ravissante, tu le sais, et sa beauté augmente chaque jour. Je ne voudrais pour rien au monde, en la plongeant dans la tristesse, lui retirer une de ses chances de plaire et d'exercer sa séduction, faite de joie, d'insouciance enfantine. Si tu peux aider ta petite soeur, ma chérie, fais-le. Mon coeur de mère en sera infiniment touché. Qu'elle soit aussi heureuse que tu l'es toi-même!"

Etiennette posa de nouveau la lettre sur la nappe et regarda son mari. Son visage exprimait une tendresse et une admiration infinies:

— C'est vrai que je suis très heureuse auprès de toi, mon amour! dit-elle. Si Jancis...

Elle s'interrompit, car Rémi hochait la tête d'un air préoccupé:

— Ta soeur est charmante, certes, elle est même éblouissante, mais, malheureusement, tu sais comme moi que ses prétentions et son étourderie rendent presque impossible tout projet de mariage! Car, enfin, vois-tu autour de nous un seul homme sur lequel elle daignerait jeter les yeux? Il lui faudrait un héros, beau comme un dieu et, par-dessus le marché, un héros riche comme Crésus! Voyager dans une dix chevaux, fi!... Habiter un appartement? Quelle horreur!

Le visage d'Etiennette était maintenant tellement triste que Rémi cessa net sa diatribe. Il s'approcha de sa femme et caressa ses beaux cheveux noirs:

— Pardonne-moi, chérie, de t'avoir fait de la peine... Nous ferons de notre mieux pour ta petite soeur et nous essaierons de la mettre dans le bon chemin. Fais-la venir ici si tu juges que cela puisse lui servir à quelque chose et débrouille-toi de ton mieux.

La jeune femme leva vers son mari des yeux extasiés:

— Que tu es bon!... Bien sûr, qu'en gardant Jancis ici et en donnant pas mal de réceptions, nous réussirons vite à la marier!

SAGESSE

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse;
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

Paul VERLAINE

— Tu crois ? Enfin ! on peut toujours essayer !

— Oui... mais les réceptions coûteront cher !

Le front de Rémi se plissa légèrement, mais il fit bravement, tout en allumant une cigarette :

— J'ai mis de côté quelques beaux billets pour notre croisière en Baltique, cet été. Nous pouvons en disposer dès à présent et remettre ce projet à l'année prochaine. Je te donne carte blanche.

Des larmes de reconnaissance gonflèrent les yeux d'Etiennette et elle se jeta dans les bras de son mari :

— Que tu es bon ! Que tu es bon ! cria-t-elle. Tu ne peux comprendre à quel point ta générosité me touche ! Tu te faisais un tel plaisir de cette croisière !

— Nous pouvons bien faire quelques petits sacrifices pour Jancis. Et puis, je suis tellement reconnaissant à tes parents de m'avoir donné une si parfaite compagne ! Il est neuf heures et demie. Je me sauve... J'ai des rendez-vous très importants à l'usine aujourd'hui...

— Papa ! Papa ! Bonjour, papa !

Deux enfants venaient de faire irruption dans la salle à manger : un garçonnet de cinq ans en pyjama de zéphyr rayé, une petite fille de trois ans, vêtue d'une robe de chambre à poches "comme maman".

II

POUR madame... Noiron, autrefois ordonnace du général-comte Lennoc de Marvan, maintenant maître d'hôtel et intendant du castel de Ker-Traor, présenta à sa maîtresse une lettre timbrée de Paris.

A cette vue, une joyeuse émotion teinta de rose le visage pâle de la vieille dame. Ses doigts un peu tremblants déchirèrent vite l'enveloppe :

— Quelle bonne petite, cette Etiennette ! Elle a répondu tout de suite et longuement...

Elle s'absorba dans sa lecture.

Son mari, assis en face d'elle, de l'autre côté de la baie vitrée qui dominait les rochers rugueux de la côte et l'étendue illimitée de l'océan, laissa retomber le journal qu'il était en train de lire.

D'un geste sec, il arracha le monocle qu'il portait dans son orbite droite et le fit tournoyer d'un air absent et soucieux.

Le général Lennoc de Marvan était très beau encore sous ses cheveux blancs demeurés épais. Ses traits avaient de la noblesse, son air était imposant.

Il attendit un long moment que sa femme eût terminé sa lecture, puis, n'y tenant plus, demanda :

— Que dit-elle ?

Mme de Marvan leva son fin visage ravagé par l'âge et les soucis. Ses yeux étaient embués de larmes :

— Cette chère petite m'écrit la lettre la plus tendre, la plus touchante qui soit... Elle est prête à recevoir Jancis sur-le-champ et à lui donner toutes les occasions de se distraire, d'aller dans le monde...

— Cela représente beaucoup de peine et beaucoup d'argent...

— Etiennette s'en rend bien compte et on la sent décidée à faire l'impossible pour nous, pour sa soeur. D'un commun accord, Rémi et elle ont décidé de supprimer la croisière projetée pour cet été en Baltique, afin de donner à Jancis toutes les occasions de se distraire...

— Braves coeurs...

— Oui, bien braves...

Le vieux soldat baissa la tête pour cacher son désarroi. Des remords incessants faisaient à présent de son existence un véritable purgatoire.

A ce moment, une voix joyeuse se fit entendre au dehors, ponctuée par les notes graves d'un organe masculin.

— Jancis prend sa leçon avec Noiron, remarqua la générale.

Elle s'approcha de la baie, suivie de son mari, et tous deux, le visage éclairé de tendresse, regardèrent les évolutions d'un fougueux cheval noir, monté par la plus jolie amazone qui fût jamais. La jeune fille les aperçut et leur lança un appel vibrant de gaîté.

Très droite, mince, souple comme un roseau, bien prise dans une jaquette cintrée, le cou cravaté de blanc, bottée jusqu'au genou de cuir verni, elle enfourchait sa bête avec la sûreté d'un cavalier consommé. Ses cheveux bouclés, couleur de châtaigne, étaient retenus par un ruban et le vent de la mer les faisait voler en mèches folles autour de son ravissant visage. Ses grands yeux verts brillaient d'un vif éclat et ses dents blanches faisaient valoir le ton chaud de son visage doré comme un brugnon.

Elle salua trois fois d'un geste de sa cravache, dressée sur ses étriers, puis fouetta sa monture qui partit comme un trait. Noiron fila au galop derrière elle.

— Jancis est d'une imprudence folle ! gémit Mme de Marvan.

— Laisse... laisse... Cette petite est une écuyère consommée, une manière de centaure. Elle a une assiette !

Mme de Marvan reprit la lettre et, pensive, en tourna les feuillets :

— Jancis ne va peut-être pas accueillir avec plaisir l'invitation d'Etiennette... Ce nouveau cheval que tu lui as donné la passionne. Quand elle n'est pas sur son dos, elle est à l'écurie... Et puis, avec le beau temps revenu, elle va se baigner, nager... Elle n'est pas folle de Paris, tu le sais ? Surtout au printemps...

Le général hocha la tête :

— Ce sera à toi de la convaincre. Je suis certain que tu y parviendras sans peine...

— Sans peine... Que non pas !

Mme de Marvan prit son tricot et son mari se leva :

— Je vais faire un tour dans le parc et donner moi aussi une leçon à ma diablesse. Je n'ai jamais eu meilleur élève, ni plus audacieux !

Il sortit et sa femme le suivit des yeux, notant avec peine que la haute taille svelte s'était voûtée ces derniers temps.

Les heures s'écoulèrent insensiblement dans la grande bibliothèque qui, sur son promontoire de rocs, dominait la côte et le parc à demi-sauvage qui entourait le castel.

Vers midi, l'escalier retentit sous un pas vif et la porte s'ouvrit d'une brusque poussée.

Jancis, les joues pourpres, les cheveux emmêlés, rayonnante de santé et de joie, courut embrasser sa mère.

— Assieds-toi un peu, petit démon ! lui dit Mme de Marvan. Ne peux-tu rester tranquille un moment, coudre, lire, tricoter ? Comme quand j'étais jeune ?

Jancis se laissa tomber dans un grand fauteuil et tapota ses bottes du bout de sa badine :

— Que les dieux soient loués de ne m'avoir pas fait naître au temps où tu étais jeune, maman ! Mon Dieu ! que je me serais ennuyée !

— Mais non ! Mais non ! En attendant, tu me donnes bien du souci, car je crains que tu ne te rompes le cou un de ces jours, ce qui ne serait pas arrivé de mon temps ! Non, mademoiselle !

Jancis éclata de rire et posa sur sa mère le regard de ses yeux glauques, profonds comme la mer, aussi changeants qu'elle, tour à tour gris ou d'un vert lumineux.

— Je suis tombée des centaines de fois, et jamais je ne me suis rien cassé. Je suis souple comme un gant ! répliqua-t-elle.

— Ne t'y fie pas trop ! En attendant, sais-tu de qui je viens d'avoir des nouvelles ? D'Etiennette. Elle t'invite à venir passer avec elle un, deux ou trois mois, à ta convenance. Paris est adorable au printemps et son nouveau quartier particulièrement agréable.

Les lèvres de Jancis esquissèrent une moue :

— Etiennette est très gentille, mais pourquoi irais-je à Paris quand je suis si bien ici ! Et Bourrasque qui n'est pas encore dressé tout à fait !

— Rien ne t'oblige à partir immédiatement, mais, si j'étais à ta place, je ne laisserais pas passer pareille occasion. Etiennette avec ses enfants, ses nombreuses occupations peut n'être pas en état de renouveler son invitation de longtemps. Songes-y : jolie comme tu l'es devenue, tu vas avoir beaucoup de succès dans le monde !

Jancis eut une moue dédaigneuse :

— Peuh ! Le monde d'Etiennette ! Des industriels en grande partie ! Des gens sans intérêt !

— Ne dénigre pas d'avance ces gens que tu connais très mal ou pas du tout... Tu t'amuserais comme une folle. Et tes neveux sont adorables, à ce que me dit ta soeur. N'as-tu pas envire de les voir ? D'ailleurs, j'écrirai à Mme de Lerbois, ma vieille amie...

Les yeux de Jancis, adoucis, fixaient une image dans le vide. Elle sourit :

— Et les jolies toilettes que tu porterais ! poursuivit la mère. Ici, tu n'as pour ainsi dire jamais une occasion de ce qui s'appelle "s'habiller" !

Le visage de la jeune fille devint plus rêveur. Visiblement, on la sentait tentée.

— Enfin, tu réfléchiras. A ta place, moi, je n'hésiterais pas...

— J'irai, fit soudain Jancis, si papa me donne suffisamment d'argent pour m'habiller convenablement.

— Tu lui en parleras au déjeuner, répliqua Mme de Marvan, tout en essayant de dissimuler l'inquiétude que cette maudite question d'argent faisait naître en elle.

— C'est ça.

Et elle tint parole. A l'énoncé de la somme désirée, le général faillit laisser voir son désarroi. Il demanda un délai pour réfléchir. Jancis, habituée à voir tous ses caprices satisfaits immédiatement, trouva drôle que son père eût besoin de délai.

— Deviendrais-tu avare, papa ? jeta-t-elle gaîment.

Et, insoucieuse des calculs pénibles qui occupaient l'esprit de ses parents, elle continua à dévorer à belles dents, d'un appétit fouetté par le grand air et l'exercice.

Quand les parents se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent d'un air soucieux :

— Pourras-tu faire ce dernier sacrifice ? demanda la vieille dame à son mari.

— Oui. Ce sera dur, mais tant pis... Il

ne nous reste plus que cette dernière chance . . .

Et, huit jours plus tard, Jancis montait dans un compartiment de première classe à destination de Paris, plus adorable que jamais dans son costume de voyage, nantie d'un gros chèque prometteur de mille félicités dans les magasins les plus élégants de Paris.

III

ELLE arriva à Paris, le soir, vers six heures. Etiennette l'attendait sur le quai, accompagnée par Rémi qui avait délaissé, ce jour-là, son usine pour venir à la rencontre de sa petite belle-soeur. Dans les jupes de leur mère, Babou et Mitou regardaient de tous leurs yeux les grosses locomotives qui les émerveillaient et les effrayaient à la fois.

Un panache de fumée apparut dans le lointain, puis on distingua une masse noire qui grossissait rapidement.

— La voilà ! annonça Tiennette.

De ses yeux avides, elle cherchait parmi la foule des voyageurs la longue et fine silhouette de sa soeur. Elle l'aperçut, tout à coup, radieuse de santé, étincelante de vie. Sa peau bronzée par l'air marin donnait un relief étonnant à ses grands yeux clairs et à ses dents blanches. Des regards admiratifs se posaient sur le délicieux visage de Jancis.

— Peste ! Qu'elle a embelli ! fut l'exclamation première de Rémi.

Jancis était déjà sur le quai, embrassant sa soeur, serrant dans ses bras les deux petits un peu intimidés, secouant cordialement la grande main de son beau-frère.

Le groupe se fraya un chemin dans la cohue des porteurs et la bousculade des arrivants et des partants.

Devant la gare, la grande berline de Rémi était rangée. Jancis eut un rire taquin en la revoyant :

— Ah ! nous avons toujours l'autobus familial, à ce que je vois !

— Mais oui, ma petite, puisque nous en sommes satisfaits ! Pourquoi voudrais-tu que nous la changions, répliqua Tiennette.

La voiture démarra. Babou et Mitou, à présent complètement apprivoisés, se bousculaient sournoisement pour s'asseoir sur les genoux de leur tante. Babou, plus preste que son frère, y parvint la première, et Mitou prit un air boudeur en se rencognant sur son strapontin.

— A la bonne heure ! dit gaîment Tiennette. Tu n'as pas été longue à faire leur conquête !

Jancis suivait des yeux le spectacle délicieux des quais de la Seine, parés de leur fraîche verdure frissonnante. Le temps était splendide, l'air léger. La jeunesse des feuillages s'alliait admirablement aux pierres grises, à l'eau calme du fleuve, au ciel d'un azur pâle teinté de rose.

— Que Paris est beau ! murmura Tiennette. Je suis contente, chérie, qu'il te réserve un si bel accueil. Tu ne regrettes pas ta Bretagne, au moins ?

Pour toute réponse, Jancis serra affectueusement la main de sa soeur et sourit gaîment.

— Nous sommes bien décidés, Rémi et moi, à rendre ton séjour parmi nous aussi agréable que possible. Nous n'avons pas souvent l'occasion de te recevoir à Paris, sauvageonne, et si nous ne passions pas nos vacances à Ker-Traor, nous ne te verrions jamais !

La voiture longea le Champ de Mars, fila vers le Trocadéro, puis vers Passy. Une atmosphère grisante montait de la terre, de l'eau, du ciel, de la foule élégante.

— Nous approchons, fit Tiennette. C'est là...

La voiture stoppa devant un immense immeuble moderne dont les étages supérieurs étaient précédés de terrasses d'où la vue embrassait les fondaisons du bois de Boulogne.

— Nous perchons au septième. C'est délicieux... Un peu petit, peut-être, mais exquis. Tu verras...

L'ascenceur les emmena tout en haut. Tiennette, fière de son home, en fit les honneurs à Jancis. Plus encore que de coutume, une profusion de fleurs et de plantes vertes, d'oiseaux des îles et de poissons chinois mettaient leurs notes gaies dans l'appartement.

Jancis suivit sa soeur de la galerie au salon, du salon au bureau-fumoir de Rémi, transformé provisoirement en chambre à coucher pour elle. Elle visita la nursery des deux petits, la terrasse ensoleillée où des rocking-chairs et des lauriers taillés en boule composaient un riant décor, avec au loin, le déferlement infini des arbres au feuillage vaporeux.

— C'est charmant... Exquis... Tu as un goût extraordinaire, faisait Jancis.

Mais quand elle eut fait le tour de l'appartement, visité la salle de bains et même la cuisine de céramique blanche où Marie préparait le repas du soir, que Tiennette lui eut vanté la commodité de l'eau chaude tout l'année, elle s'écria :

— Nous avons tout vu? Oui... Mon Dieu! C'est très gentil, mais il me semble que je mourrais d'être enfermée presque toute l'année dans ces cinq petites pièces! J'aurais l'impression de vivre dans une cage à mouches!

Le visage de Tiennette, si visiblement fière de sa nouvelle installation, se crispa un peu, et celui de Rémi exprima une mauvaise humeur vite contenue.

— Tu t'y ferais vite, ma petite! fit doucement sa soeur. Et tu finirais par te rendre compte, comme nous, que tu es une privilégiée...

Jancis éclata de rire :

— Je ne voudrais pas diminuer ton contentement, soeurette, mais si ce qui me semble insupportable à moi est, pour vous autres Parisiens, un privilège, comme tu dis; alors, moins que jamais, je ne veux quitter ma Bretagne, ni Ker-Traor, ni mes chevaux, ni mes landes! Ah! j'étoufferais ici!

Un peu consternés, les deux époux se regardèrent, mais, heureusement, les deux petits qui prenaient leur repas dans la nursery les appelèrent pour le baiser du soir. Jancis s'en fut dans la salle de bains réparer le désordre du voyage et le dîner fut servi dans la jolie salle à manger, fraîche comme un sous-bois ensoleillé.

IV

Le pauvre Rémi avait redouté à juste titre l'intrusion de sa remuante belle-soeur dans la vie si quiète de son ménage. Il fallut, dès le premier soir, aller au cinéma, souper dans un grand cabaret en vogue des Champs-Elysées. Et, dès le lendemain, Tiennette qui, avec une seule domestique et une femme de ménage, avait fort à faire, dut accompagner Jancis chez les couturiers et les modistes en renom.

Cette période exténuante pour elle dura dix jours, au bout desquels Jancis s'estima suffisamment bien habillée pour paraître dans les endroits élégants, et y faire admirer les merveilles qu'elle s'était commandées.

— Tu es fatiguée, chérie? demandait Rémi à Tiennette, le soir. Ces courses te surmènent?

— Non, non. Du reste, fatiguée ou non, nous en avons pour deux ou trois mois au moins. Il faut nous habituer à tenir le coup. D'ailleurs, nous devenions trop "popotes", comme dit Jancis."

Elle, Jancis, s'épanouissait comme une rose en mai. Parée à merveille, fraîche, reposée, elle voulut tout de suite faire partie de clubs sportifs où elle put rencontrer la jeunesse dorée de la capitale.

— Maman a écrit à son ancienne amie, la baronne de Lerbois, dit-elle à Tiennette. Nous irons lui faire visite prochainement. Elle reçoit beaucoup... Son fils aîné, Gontran, est aviateur; le cadet est à Saint-Cyr. Je trouverai là ce qu'il me faut comme camarades pour la danse, le tennis, l'équitation, l'auto...

La baronne de Lerbois était une amie de pension de Mme Lennoc de Marvan, mais nul n'aurait pu s'en douter tant elle était massée, teinte, fardée et ajustée au dernier goût du jour. Elle avait une très grosse fortune et son hôtel de l'avenue de Messine ne désemplissait pas d'une foule bigarrée, excentrique et très chic, composée surtout de gens très jeunes, où les aventuriers coudoyaient bien quelque peu des gens appartenant à d'excellents milieux, mais "dans le mouvement".

— Pourquoi ne vas-tu jamais chez Mme de Lerbois, avec ou sans Rémi? interrogea Jancis, comme les deux femmes montaient dans le taxi qui devait les conduire chez cette dernière, où elles étaient conviées à un thé dansant.

Tiennette haussa ses beaux sourcils sombres :

— Qu'irais-je y faire? Je suis très heureuse chez moi, très occupée... J'ai des amis. Je n'ai que faire des relations que je pourrais me créer chez la baronne. Non pas qu'il ne s'y trouve des gens charmants, mais notre train de vie ne nous permet guère de les suivre, en aurions-nous le désir. Puis, pour dire toute la vérité, notre vieille amie m'agace un peu! Cette fausse vivacité, cette affectation de jeunesse me donnent sur les nerfs... Pour toi, c'est tout à fait le salon rêvé. Ce serait bien le diable si tu ne t'y créais de très agréables relations!

— J'y compte bien, répliqua Jancis. Je veux goûter la vie de Paris dans tout ce qu'elle a de plus brillant. Je n'en apprécierai ensuite que mieux la douceur de Ker-Traor et redeviendrai sauvage avec ivresse!

Elle tourna vers sa soeur son délicieux visage encadré par un béret de soie blanche savamment drapé qui dégageait ses boucles dorées. Sa robe, mi-blanche, minoire, ornée d'une grosse touffe de fleurs virginales lui seyait à ravir. Etiennette examina sa soeur avec admiration :

— Tu vas avoir un succès fou, lui dit-elle.

Le taxi fit halte devant la grande porte de ferronnerie de l'hôtel. Le long du trottoir, à perte de vue, s'alignaient des voitures, toutes plus somptueuses les unes que les autres. Jancis désigna à sa soeur une Bugatti grand sport et remarqua :

— Voilà ce qu'il vous faudrait à la place de votre autobus! J'aimerais tenir le volant de cette voiture-là! Papa m'a promis une belle voiture pour mes vingt ans.

Etiennette ne répondit pas. Un concierge galonné ouvrait la porte d'un immense vestibule, très moderne et presque trop opulent. Une vague de parfums et les sons d'un jazz, dissimulé quelque part, vinrent frapper les sens des deux femmes. Tiennette, du coin de l'oeil, vit sa soeur aspirer avec délices cette atmosphère de luxe. Toutes deux se dirigèrent vers un large escalier qui conduisait aux salons de réception du premier étage. Le jazz venait justement de faire trêve et les noms des deux femmes, annoncés à voix haute, firent tourner toutes les têtes.

Tiennette se sentit légèrement intimidée par tous ces regards, mais Jancis, souriante, sûre de soi, accueillait avec une aisance de princesse l'admiration qui se pouvait lire dans les yeux braqués sur elle.

La baronne, grande, sèche, froufroutante, trop blonde, trop rose, trop vive, les accueillit au seuil des salons avec de grandes démonstrations d'amitié:

— Tiennette, tu mériterais que je te punisse pour m'avoir délaissée si longtemps! Il a donc fallu que cette ravissante jeune soeur arrive de sa Bretagne pour que tu te décides à mettre les pieds chez moi? Laisse-moi te regarder, Jancis. Tu es adorable, tu entends, adorable! Gontran, Max, venez vite ici que je vous présente. Par bonheur, mes deux fils sont chez moi, aujourd'hui.

Deux beaux jeunes hommes s'inclinèrent devant Jancis, bientôt suivis par une cohorte d'admirateurs qui voulaient à toute force être présentés à la nouvelle venue. Dès que retentit le jazz, elle s'envola au bras de Gontran. La baronne eut un sourire malicieux en les voyant s'éloigner:

— Elle les a tous charmés, Tiennette!

Le thé dansant se prolongea jusqu'à deux heures du matin. Tiennette, à demi endormie dans un fauteuil, attendait sa soeur, et Rémi, tournant et retournant les pages de son journal dans son lit, sentait que l'épreuve serait plus pénible encore qu'il ne s'y était attendu...

V

Le succès de Jancis dépassa aussi toutes les espérances! A partir de sa première soirée chez Mme de Lerbois, les invitations plurent de toutes parts. Tiennette, débordée, ne savait plus où donner de la tête. Dans l'incapacité de chaperonner Jancis chez tous ses nouveaux amis, elle dut laisser plus de liberté qu'elle ne l'aurait souhaité.

Ce n'est pas sans hésitation que Mme Varadois voyait sa soeur s'en aller presque chaque jour avec des amis différents, jeunes gens et jeunes filles, dont les voitures venaient la cueillir au passage.

Jancis se moquait de la jeune femme et de ses idées d'un autre siècle.

— Tu es plus retardataire que maman et même papa! lui lançait-elle, moqueuse.

Chaque fois qu'ils le pouvaient, Gontran et Max venaient chercher Jancis pour faire de l'équitation au Bois, le matin; de longues randonnées en voiture, l'après-midi,

[*Lire la suite page 27*]



Edwige Feuillère

VOICI une grande dame du cinéma français, par l'allure, le charme et le talent. Un journal parisien l'a qualifiée de Parisienne de province. C'est exact car elle est née à Vesoul où son père était entrepreneur de travaux publics.

Le goût d'Edwige Feuillère pour le théâtre date de son enfance. C'est au cours d'une fête scolaire qu'elle est montée pour la première fois sur les planches pour jouer... non, ne cherchez pas, vous ne trouveriez jamais : *Riquet à la Houppe*. Elle avait alors treize ans.

Bientôt, elle délaissait à la fois la scène et l'école pour entrer dans les bureaux de son père en qualité de sténo-dactylo. Puis, ce fut l'arrivée à Paris où elle parvint à s'inscrire au conservatoire. Elle ne tarda pas à obtenir un premier prix de comédie dans la *Parisienne*, de Becque, pièce qui ne vieillit pas et convient à toutes les époques.

Quant aux débuts d'Edwige Feuillère au cinéma, ils furent des plus modestes puisqu'elle parut pour la première fois sur l'écran dans un film depuis longtemps oublié et qui méritait de l'être : la *Fine combine*. Il y avait de quoi se décourager, aussi retourna-t-elle à la Comédie-Française où elle joua le rôle de Suzanne, dans le *Mariage de Figaro*. C'est alors que celle qui s'appelait jusqu'alors, Cora Lynn, changea de nom en épousant le comédien, Pierre Feuillère.

En 1933, Edwige Feuillère revenait définitivement au cinéma pour y connaître de merveilleux succès.

Il serait fastidieux d'énumérer ici les titres de tous ces films dans lesquels elle eut pour partenaires des artistes comme Pierre Richard-Wilhn, Louis Jouvet, Jean-Louis Barrault, Jean Marais. Mentionnons pourtant, parmi les plus récen s : la *Duchesse de Langeais, l'Idiot, l'Aigle à deux têtes.*

Tout dernièrement, Edwige Feuillère a tourné un film en Angleterre : *Woman Hater,* avec Stewart Granger, et depuis elle est devenue, paraît-il, la coqueluche du public britannique.



De bas en haut : Van Johnson et Dan Dailey, deux vedettes de l'écran qui dansent aux Friars Frolic. — De gauche à droite : James Cagney, Ronald Reagan, Charlie McCarthy et Edgar Bergen. — Shirley Temple et son mari, John Agar, se rendent à leurs places pour assister à cette représentation à bénéfice. — De gauche à droite : Cesare Romeo, Jack Oakie, Vincent Price, Dennis O'Keefe et Rod Cameron; devant : Mickey Rooney et Buster Keaton. Ce sont là quelques-uns des cinquantes artistes de l'écran qui prennent part à la soirée des Friars Frolic.



Quand la fortun

CHAQUE printemps, quand les bourgeons sont devenus des feuilles, et les boutons, des fleurs, le coeur d'Hollywood s'épanouit aussi en un geste d'une générosité merveilleuse et attendrie. Et bien que l'on ait appelé ce geste : "Le Gala du Friars Frolics Club", moi je l'intitule : "Le Langage Fraternel d'Hollywood", car il ne se trouve que des frères qui s'aiment pour bien comprendre la charité fraternelle et pour y répondre aussi généreusement.

En réalité, si l'on se plaît parfois à relever certaines extravagances d'Hollywood, ou du peuple américain, il faut convenir que cette nation possède aussi la qualité de cette faiblesse. C'est vraiment un spectacle magnifique que celui que nous offrent les Américains, en général, répondant avec une philan-







Ci-dessus, quelques-uns des chalets mis à la disposition des pensionnaires de Hollywood, grâce à un fonds de secours. — Ci-dessous, la salle à manger qui se trouve dans la maison principale.

e ne sourit plus

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

thropie que d'aucuns qualifieraient d'exagération, à un appel de détresse, ou à la simple et émouvante plainte d'un enfant.

Dans ces cas, les Américains sont les as. Eux qui ont institué les "tournois" de toutes sortes gagnent alors toutes les coupes, tous les trophées, et cela tout naturellement, parce qu'ils sont un peuple profondément généreux.



De gauche à droite : Peter Lawford, Ray Milland, Walter Pidgeon, Fred MacMurray, Van Johnson, James Stewart et Robert Taylor; devant : Gene Kelly.



Ce "Friars Frolics Club" est composé de toutes les vedettes masculines de premier plan de la colonie cinématographique. C'est un honneur que d'y appartenir. Pendant des semaines précédant la soirée-gala qui se tient à l'immense "Shrine Auditorium" de Los Angeles, où pas un siège ne s'obtient à moins de $100.00 (cent dollars), et tous les billets s'enlèvent comme des petits pains chauds; pendant des semaines donc, aucune de ces vedettes n'est jamais trop occupée pour manquer les répétitions du club, car il s'agit de faire un succès de cette soirée. Et, c'est l'événement le plus gai de l'année. On y réserve des sièges pour les grands blessés de guerre de la colonie, qui y viennent en chaises roulantes. Pour tous c'est un plaisir de préparer ce régal joyeux en faveur des pensionnaires du "Motion Picture Relief Fund" ou du "Motion Picture Country Hospital" situé à vingt-cinq milles d'Hollywood, à Calabasas.

Comme la cigale, l'acteur ou l'actrice chante tout l'été, il chante pour toutes les auditeurs qui, entre les sessions de labeur vont se distraire devant ce livre d'images qui se meut dans la lumière, et que l'on nomme un écran, ou le cinéma.

Dans la colonie, comme partout ailleurs, il s'élève parfois des diver gences d'opinions, des inimitiés, des jalousies plus ou moins amères et nuisibles; mais, tout cela est rejeté d'emblée lorsqu'il s'agit de s'entraider devant le besoin urgent. Oui, Hollywood prend bien soin de ceux, petits et grands, qui l'ont servie. Que l'on se rappelle aussi la cantine *Lire la suite page* 41



MADELEINE SOLOGNE

JEAN DAVY, le sosie de Sacha Guitry.



ILS ONT TOUS EU DE L

MAIS LA CHANCE N'A PAS EU LE MEME

Au départ d'une carrière d'acteur, comme au départ de toute réussite il y a incontestablement un moment de chance. Sans doute la plupart des vedettes méritent-elles leur sort tant envié mais il est non moins certain que beaucoup d'autres mériteraient d'être vedettes. Beaucoup d'autres... qui n'ont pas eu leur chance.

Mais il est humain de nier la chance et de faire croire que l'on doit son succès uniquement à son mérite personnel. C'est tout au moins ce que je pensais avant d'interwiever pour vous quelques vedettes sur leur chance. Maintenant, en effet, j'ai changé d'avis puisque tous ceux que j'ai interrogés reconnaissent avoir eu leur chance et se rappellent même dans quelles circonstances.

▪

Georges Rollin qui vient de terminer le "Curé d'Ars" (le titre du film est maintenant "Le Sorcier du Ciel") doit sa chance à l'absence d'un acteur. Venu par hasard à l'Atelier au moment des auditions, auxquelles il avait l'intention d'assister pour se "mettre dans le coup" il se trouva qu'une candidate prête à auditionner n'eut pas le partenaire prévu. Rollin remplaça celui-ci au pied levé, fit forte impression et fut engagé dans la troupe en même temps que Sylvia Bataille.

•

Pour Yves Montand c'est plus romantique, plus échevelé, plus... Yves Montand. La veille même, dit-il, de son engagement pour les "Portes de la Nuit" il cassa du verre blanc ce qui est, comme chacun sait, signe de bonheur. Il alla même jusqu'à mettre involontairement une chaussette à l'envers.

Ces deux signes ne pouvaient tromper! Le lendemain alors qu'il se trouvait avec Edith Piaf chez un grand couturier parisien, Marcel Carné lui téléphona pour lui annoncer qu'il devait signer le soir-même pour le rôle prévu d'abord pour Gabin.

Yves Montand estime que c'est là sa grande chance. On est autorisé à ne pas partager son avis.

•

Moins romantique que le grand Yves Montand, le sympathique et non moins grand (pour le talent) Fernand Gravey. Sa grande chance à lui c'est d'avoir eu un père amoureux du théâtre comme on ne peut l'être davantage et d'avoir rencontré sa femme, Jane Renouard.

SERGE REGGIANI et HELENE PERDRIERE.



A CHANCE...

ASPECT

Non seulement celle-ci, actrice elle-même, lui a permis d'éviter de nombreuses erreurs, mais encore, alors que Fernand Gravey était à la mort, elle l'a soigné avec un dévouement et une science qui l'ont sauvé.

C'est une très belle chance et que Gravey — que nous reverrons prochainement dans "Du Guesclin" — évoque toujours avec infiniment de naturel et d'émotion.

•

Suzy Delair, la trépidante vedette de cinéma et l'excellente chanteuse ne pouvait répondre à notre enquête que par "pirouette".

— Ma chance! Mais je la dois à Maurice Chevalier qui, lorsque je débutais dans la revue "Broadway" m'a écrit un... mot porte-bonheur sur mon programme.

Et Suzy Delair part d'un grand éclat de rire...

A propos de Maurice Chevalier, nous n'avons pu le rencontrer pour cette enquête puisqu'il est encore en Angleterre mais nous sommes sûrs que s'il avait été interrogé il aurait répondu:

— Ma chance c'est Mistinguett, mais c'est aussi et surtout ma mère car sans elle je ne serais rien.

Car le culte de Maurice Chevalier pour sa mère est la plus vraie et la plus émouvante des choses.

•

C'est le peintre Kisling qui est la vraie chance de Madeleine Sologne. C'est lui qui, le premier, alors qu'elle était une jolie mais humble petite modiste lui dit un jour:



GEORGES ROLLIN

— Pourquoi ne ferais-tu pas de cinéma?

Evidemment Madeleine y avait déjà pensé mais personne ni rien ne lui avait donné l'audace de concrétiser son désir. La petite phrase de Kisling fut le point de départ d'une grande carrière qui devait débuter obscurément aux Deux Masques.

Mais il n'y a pas de début obscur puisque c'est dans ce petit théâtre et à cause de ce petit rôle que Madeleine Sologne (la brune actrice d'alors), fut engagée par Paulin pour tourner "Les Filles du Rhône".

Toutefois cela est la chance "historique". Car Madeleine Sologne — qui est parfois superstitieuse — a un porte-bonheur, un vrai, son nom: Sologne. C'est celui de son pays qu'elle aime par-dessus tout... et qui le lui rend bien!

Reggiani, lui, doit sa chance à son audace et à son talent. C'est ce qui s'appelle "forcer sa chance". Convoqué sur le plateau de Leo Joannon au moment où celui-ci cherchait sa distribution du "Carrefour des Enfants Perdus" il y arriva, et à son grand regret, mal rasé, vêtu d'un imperméable crasseux, les mains et les chaussures dégoutantes, (il était en train de déménager). Leo Joannon le reçut malgré son aspect étrange et lui demanda ce qu'il savait faire. Quand Serge Reggiani eut répondu qu'il jouait la tragédie le metteur en scène leva les bras au ciel. Il lui fallait une tête dure, et non un tragédien.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria Reggiani, mains aux poches, mégot à la bouche, et accent faubourien, s'il vous faut "des gars à la redresse", j'suis du Faubourg St-Denis.

Leo Joannon fut épaté, enthousiasmé et le soir même Serge Reggiani signait son contrat, grâce à son sang froid, son audace et son talent.

Lire la suite page **42**

HOLLYWOOD

TETES NUES ? . . .

Appartenez-vous à la catégorie de celles qui, beau temps, mauvais temps, se promènent tête nue?... Je vous assure que pour ma part je n'y vois aucun mal. Mais voici ce que me dit M. Charles LeMaire, directeur de la lingerie à 20th Century Fox, avec permission de transmettre aux lectrices du Film, c'est un tuyau qu'elles peuvent accepter ou non, tout à leur aise. D'après ce spécialiste en garde-robe féminine, il appert que dû au fait que tant de femmes, de nos jours, se promènent au-dehors tête nue, l'on peut s'attendre dans une décade, ou à peu près, à voir paraître la femme chauve. "Il s'en trouvera toute une récolte, déclare-t-il sans rire. C'est alors, ajoute-t-il, que les toupets et les parures de toutes toisons seront sans prix." Comme dans la chanson "C'est le vent"... qu'il faudra blâmer pour ce découronnement du ciboulot féminin. Le soleil y sera bien aussi pour quelque chose, naturellement... C'est d'ailleurs en se lavant les mains de toute responsabilité que M. LeMaire s'en rapporte à des conversations avec les meilleurs dermatologistes du système capillaire au sujet du désastre futur qui attend les adeptes du "va-nu-tête". Et il ajoute en guise d'adieu "Et nous verrons alors au lieu de voler "chapeau au vent, plutôt "perruque au vent".

MAISON A VENDRE

Maureen O'Hara que j'ai à peine entrevue entre deux scènes de "Father Was a Fullback" actuellement tourné à 20th Century Fox me raconta que la veille, décidée à se reposer à leur maison qui se trouve en vente, elle vit arriver dans l'après-midi un couple à l'air digne demandant bien poliment à visiter. Mau-

ANN SHERIDAN

ELLA RAINES



MAUREEN O'HARA



VU DE PRÈS

reen ne se fit pas prier et leur fit voir toutes les pièces de la cave au grenier, et les alentours, jardins, piscine, etc., de la magnifique demeure. Le couple sembla très satisfait de tout, sans cependant poser aucune question touchant les conditions de vente. Finalement, lorsqu'ils furent sur le point du départ, Maureen leur tendit la carte de son chargé d'affaires et leur dit de communiquer avec lui s'ils étaient intéressés dans l'achat de la maison. "Oh, nous n'avons aucune idée d'acheter, répliqua le plus gentiment du monde la visiteuse, nous sommes des touristes du Wisconsin, et nous désirions nous rendre compte de ce que peut être la demeure d'une étoile de cinéma"... ! ...?

RUMEUR

Il est fortement rumeur que Greta Garbo et James Mason soient les futures vedettes d'un film; il va sans dire du plus haut intérêt. Mais on n'ose encore dévoiler le titre car Garbo, qui lit en ce moment des scénarios, ne s'est pas encore arrêtée sur aucun en particulier. Quant à James Mason, il n'aura qu'à apparaître pour que le film soit merveilleux, nous semble-t-il.

SINGES OU HOMMES ? . . .

Les créateurs d'élégance, me dit Adolphe Menjou, rencontré au cours du filmage de "Band Wagon", à 20th Century Fox, (et qui ne se fait pas prier pour déclarer emphatiquement que l'on fait des singes des hommes désireux de suivre toute la nouvelle mode masculine) les créateurs d'élégance musculine, fait-il, ne feront pas de moi un autre singe. Celui qui, depuis deux décades détient le sceptre en fait de bon goût dans le vêtement, à Hollywood, est assuré que *Lire la suite page* 41



ADOLPHE MENJOU



DEANNA DURBIN



BETTY HUTTON



JOLIES ÉCOLIÈRES



No 2931 — Pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 10 : 2⅞ v. en 35″, 2⅝ v. en 39″, 2 v. en 54″. Tissu pour empiècement : ⅜ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 2933 — Jupe et blouse pour fillettes. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 6 : Jupe: 1½ v. en 35″, 1¼ v. en 39″, 1 v. en 54″. Blouse : ¾ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 2930 — Pour fillettes. Grandeurs 2 à 6. Métrage requis pour taille 2 : 1¾ v. en 35″, 1⅝ v. en 39″. Devant contrastant : ⅜ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

No 2932 — Jumper et blouse pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 12 : Jumper : 2⅞ v. en 35″, 2⅝ v. en 39″, 1⅞ v. en 54″. Blouse : 1⅞ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

LE CHEMIN DU BONHEUR

[Suite de la page 18]

danser, nager, organiser des surprises-parties.

Le téléphone sonnait tout le long du jour. Tiennette, au bout du fil, entendait une voix désappointée annoncer qu'on retéléphonerait plus tard quand elle informait son interlocuteur que Jancis était sortie. C'était à qui la mènerait à la plus belle soirée, au gala le plus riche en attractions sensationnelles. Gontran lui donna le baptême de l'air et tous ceux de ses camarades qui virent Jancis sur l'aérodrome en devinrent plus ou moins amoureux.

— Ma foi ! soupira Etiennette à son mari à la fin du premier mois, nous n'avons guère besoin de donner de réceptions en l'honneur de Jancis. Elle est tellement accaparée par les amis de la baronne qu'elle n'a plus une seconde à elle! Je me vois dans l'obligation de lui laisser la bride sur le cou. Tout va mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. Cette petite folle subjugue tout le monde! Maman, que je tiens au courant, doit être ravie...

Rémi hocha la tête:

— Crois-tu qu'elle trouvera parmi ces jeunes gens affolés de plaisirs et de snobisme l'époux qui la rendra heureuse?

— Pourquoi pas? Il faut que jeunesse se passe! Tu es bien sévère pour eux, Rémi.

— Peut-être! J'espère sincèrement que je me trompe sur leur compte. Mais ceux que j'ai pu voir ici ne m'inspirent pas confiance. Très brillants, certes, mais des égoïstes! Ou alors, des crétins sans intérêt !

— Tu deviens méchant !... Gontran, tiens, n'est-il pas remarquable d'intelligence, de distinction, de chic? Il réunit tous les mérites, il me semble?

— A première vue, oui. Il est très sympathique. Jancis, du reste, semble avoir une prédilection marquée pour lui. C'est un poulain qui se détache du lot, pour parler l'argot des hippodromes.

—— Il a, en effet, tout ce qu'il faut pour lui plaire: un nom, une grande élégance personnelle, de la fortune et, par-dessus tout, il est aviateur. Voilà ce qui lui donne une supériorité marquée sur ses concurrents. Cependant, en même temps que lui, Jancis semble avoir un faible pour le jeune Ambroise de Champart.

— Naturellement ! Un riche oisif qui n'a jamais fait que du sport et qui chasse le gros gibier en Afrique!

— Séduisant, très séduisant, il faut le reconnaître!

— Je le reconnais! L'un et l'autre personnifient, ou à peu près, le héros rêvé par les dix-huit ans de ta folle petite soeur...

— L'un ou l'autre peut faire un excellent mari, insista Tiennette, et Jancis ne leur cède en rien à aucun point de vue. Elle les vaut largement !

— D'accord ! Mais reconnais-le toi-même, beaucoup de légèreté, de snobisme, de frivolité entrent dans l'engouement réciproque de ces charmants personnages!

— Tu me déprimes, Rémi!

— Je tiens autant que toi au bonheur de Jancis. Ah! à propos, j'oubliais de te dire que j'ai demandé à Saint-Yves de venir dîner ce soir avec nous. Il y avait bien longtemps qu'il n'était venu ici, lui qui apprécie tant notre intérieur et tes charmantes qualités de maîtresse de maison.

— J'avais presque oublié ce pauvre Robert dans la bousculade de ce dernier mois.

— Lui ne t'a pas oubliée... pas plus que nos bonnes soirées intimes. Il a une loge pour l'Opéra, Jancis sera heureuse de cette occasion, je l'espère?

— Jancis! cria Tiennette, mais elle n'est pas libre! Quel dommage que tu n'aies pas songé à m'avertir de cela il y a trois jours! Elle est invitée à une grande cocktail-partie chez Ambroise de Champart. La baronne s'est proposée pour lui servir de chaperon, ce qui me permet de vous accompagner à l'Opéra, ce soir, Robert et toi.

Rémi lança une bouffée de fumée en l'air:

— Dommage! fit-il.

— Robert sait que Jancis est ici?

— Oui, mais il se souvient à peine d'elle. Elle n'était encore qu'une grande gamine quand il l'a vue pour la dernière fois.

— En effet.

— Alors, que décides-tu?

— Mais d'avoir Robert à dîner! Cela me fera bien plaisir de le revoir, tu peux l'en assurer!

Le soir même, Marie introduisait, dans le salon, un grand jeune homme brun, en tenue de soirée. Il s'assit auprès de l'aquarium de poissons chinois et se mit à contempler les évolutions des précieuses bestioles agitant autour d'elles leurs longues nageoires, semblables à des voiles transparents.

Robert Saint-Yves avait vingt-huit ans. Une jeunesse consacrée à des études difficiles, au labeur le plus acharné, avait marqué ses traits d'une sévérité précoce. Son visage régulier, assez beau, était gâté par une froideur trompeuse qui lui ôtait de la séduction. Bien habillé, toujours élégant, Robert manquait cependant de la désinvolture, de l'assurance de soi qui donnaient tant de charme superficiel à un Gontran et à un Ambroise.

Le jeune homme, immobile, se mit à songer aux perfectionnements qu'il se proposait d'apporter à son usine des environs de Paris. Il la dirigeait avec Rémi, dont il était le collaborateur et l'associé.

Son esprit vagabondait à la recherche d'un procédé d'épuration chimique quand le plafonnier du salon irradia soudain la grande pièce d'une lumière intense, mais très douce. En même temps, un bruit léger d'étoffes fit tourner la tête de Robert vers la porte.

Une ravissante apparition se tenait là: Jancis, ennuagée d'une longue robe d'organdi blanc, qui la faisait paraître presque irréelle. Son cou gracile et ses bras, brunis comme ceux d'une Tahitienne, se dessinaient avec relief sur la mousseline. Une grande ceinture rouge, des souliers du même ton, un ruban écarlate qui retenait ses boucles folles, rehaussaient d'une note hardie la robe printanière.

Le jeune homme s'était levé. Intimidé par la beauté de l'inconnue, il rougit, embarrassé, et s'avança vers elle gauchement. Un grand éclat de rire salua sa confusion:

— Comment, monsieur Saint-Yves, vous n'avez pas l'air de me reconnaître? Je

suis Jancis, la soeur de Tiennette. Vous ne saviez pas que j'étais là?

— Oh!... Mais vous êtes tellement transformée que je n'ai pas songé à vous tout d'abord. J'ai cru que vous étiez une amie de Mme Varadois!

Elle l'enveloppa du regard de ses grands yeux verts lumineux, montra ses dents éblouissantes:

— C'est que j'ai dix-huit ans, à présent... On sonne! Ce doit être Gontran?

Une seconde plus tard, un bel aviateur, revêtu de son uniforme de gala, pénétrait dans le salon. Il s'inclina galamment devant Jancis et la petite main offerte avec une élégance accomplie.

Saint-Yves, un peu à l'écart, les embrassant tous les deux d'un coup d'oeil, sentit un léger malaise l'envahir.

Il se trouvait soudain amoindri par la présence de ce magnifique officier. Le nouvel arrivant avait — il s'en rendait compte avec une pointe d'amertume — ce qui lui manquait à lui-même: une aisance accomplie, un grand vernis mondain, un contentement de soi qui imposaient et charmaient à la fois.

Les présentations à peine faites, Jancis et l'aviateur s'esquivèrent. La jeune fille s'enveloppa d'une cape de velours incarnat et tendit la main à Saint-Yves. Il s'en empara gauchement, en eut conscience, se sentit maladroit, sans prestige...

La porte à peine refermée, Rémi accourut dans le salon:

— Excusez-moi, mon vieux! Un bouton de faux col égaré! Tu connais ces avatars-là? Tiennette regrette de te faire attendre, mais tu sais, les femmes, quand elles se mettent sur le pied de guerre! A propos, tu as vu ma petite belle-soeur? Déjà filée, la coquine! Qu'en penses-tu?

— Mlle de Marvan est ravissante!

— Tiens! Pourquoi l'appelles-tu mademoiselle? il me semble que tu l'appelais Jancis, il y a deux ans?

— Oui, mais c'était une petite fille, alors! Voilà Etiennette...

Etiennette portait une robe qui rappelait les modes de l'Empire. Une douzaine de camélias roses naturels bordaient le décolleté de sa robe. Avec son visage calme, régulier, ses bandeaux lisses, elle paraissait descendue d'une toile de Winterhalter.

— Quelle différence avec sa soeur! songea tout de suite Robert. Quel abîme entre cette douce créature et elle dansant, le feu-follet, la fée capricieuse que paraît être Jancis!

Le dîner fut exquis et cordial, comme d'habitude, le spectacle qui suivit excellent.

Pourtant, Robert Saint-Yves, qui se sentait toujours si heureux dans la société de ses amis, fut, ce soir-là, mal en train et mélancolique sans savoir pourquoi ou plutôt sans vouloir admettre le pourquoi de cet état d'âme!

Il ne pouvait s'empêcher de revoir l'image des deux beaux jeunes gens quittant le salon ensemble. Bien qu'il la jugeât mesquine, indigne de lui, une pensée amère lui était venue à l'esprit:

— Jancis ne s'est même pas excusée d'être obligée de partir! Elle avait un engagement antérieur, certes, mais elle est d'humeur assez décidée pour savoir se débarrasser d'une façon ou d'une autre des invitations qui la séduisent le moins. Si Gontran de Lerbois avait été à ma place, aurait-elle agi ainsi? Non...

VI

Tiennette attendit sa soeur en lisant dans le salon. Rémi, écrasé de fatigue, était allé se coucher. Ce n'est que vers deux heures du matin que Mme de Lerbois, Gontran et Jancis firent leur apparition.

La jeune fille, aussi fraîche que si elle venait de quitter son cabinet de toilette, n'était pas d'humeur à se mettre au lit. La baronne de Lerbois non plus d'ailleurs, malgré la fatigue qui lui tirait visiblement les traits et les poches démesurément gonflées qui soulignaient ses yeux!

Une joie de vivre débordante se dégageait de Jancis avec une telle force que Tiennette se sentit encline à l'indulgence. Elle s'en fut chercher une bouteille de champagne à l'office et garda ses invités quelque temps. Mme de Lerbois, tassée dans un fauteuil, fumait en bavardant comme une pie. Gontran et Jancis, dans un coin du salon, parlaient à mi-voix.

— Qu'ils sont gentils, ces petits! murmura la baronne en aspirant la fumée de son long fume-cigarette d'écaille.

Tiennette prit une expression maternelle et approuva chaleureusement. Son coeur se dilatait de joie en regardant le couple magnifique formé par sa soeur et Gontran.

N'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, ces deux êtres qui, sous leur apparence frivole de mondains, recélaient sûrement un fond solide de courage et de fortes vertus? Oui, Gontran aimait Jancis, c'était visible!... Et Jancis semblait lui rendre son sentiment. La baronne, par son attitude, paraissait approuver pleinement l'attraction mutuelle de ces deux enfants. Alors? Que pouvait faire d'autre Tiennette, sinon se réjouir? Elle oublia le gros nuage noir à l'horizon et ne pensa plus à la ruine de ses parents. Elle vit sa chère petite soeur heureusement mariée à un homme digne d'elle, capable de lui donner la vie à laquelle elle était habituée.

Aussi, à peine la baronne et Gontran partis, Jancis enfermée dans la salle de bains, courût-elle réveiller Rémi qui dormait à poings fermés dans son lit.

— Rémi ! Rémi ! Ecoute !

— Quoi? Quoi? fit-il en se dressant apeuré. Qu'y a-t-il?

Tiennette, grisée par le bonheur et le verre de champagne, éclata de rire joyeusement, car le visage de Rémi était très comique:

— Mais non, gros bêta! Il n'y a pas le feu à la maison!... Ecoute la bonne nouvelle: je crois que nous apprendrons bientôt les fiançailles de Gontran et de Jancis, et que la baronne va faire sa demande à mes parents. A vrai dire, cela ne fait pas l'ombre d'un doute!

Elle se mit à bavarder, assise sur le bord du lit. Rémi, heureux de la joie de sa femme, l'écoutait souriant, mais se garda bien d'encourager ses espoirs.

— Tant que Gontran ne connaîtra pas la situation réelle de ta famille, il ne faut pas se hâter de conclure, fit-il sagement.

Tiennette se rebella:

— Gontran me paraît plein de noblesse de coeur et incapable de vils calculs. Il épousera la femme qu'il aime, pauvre ou non!

— N'en sois pas trop sûre, chérie! La baronne a habitué ses fils à une vie trop fastueuse pour qu'ils pussent facilement y renoncer! Un mariage très riche me parait indiqué dans leur cas.

— Mais ils sont très riches eux-mêmes! cria Etiennette. Alors, ils peuvent se montrer généreux!

— Qu'en sais-tu? Connais-tu leur situation réelle? Ne nous trompons-nous pas sur la leur comme ils se trompent sur celle de tes parents?

Une tristesse subite envahit le joli visage de Tiennette:

— C'est vrai ! fit-elle en baissant la tête.

Rémi l'enveloppa de ses bras et l'embrassa:

— Allons, ma Tiennette, ne te montre pas aussi exagérément pessimiste que tu étais optimiste tout à l'heure! Je ne cherche pas à t'attrister, mais à te faire voir clairement les choses pour t'épargner une désillusion. Puisse Jancis ne pas avoir à subir d'amertume à son entrée dans la vie!

Il garda le silence un instant et ajouta:

— Ah! s'il s'agissait d'un Robert Saint-Yves, je ne me montrerais pas aussi sceptique! Je suis sûr de son coeur, de son désintéressement. D'ailleurs, Robert n'a pas de gros besoin d'argent... C'est l'amour du luxe qui conduit, même les plus belles âmes, aux pires calculs. Ce n'est pas le cas de notre ami. Mais cette petite folle de Jancis ne daignerait même pas s'apercevoir de sa présence si nous l'invitions et lui rirait au nez s'il demandait sa main!

— C'est vai ! murmura Tiennette.

•

Cependant, la baronne et Gontran, avenue de Messine, bavardaient encore dans le fumoir.

— Elle te plaît, cette petite? demandait négligemment la baronne, tout en jetant de biais sur son fils un regard étonnamment aigu.

En cet instant, aucun des intimes de Mme de Lerbois n'aurait reconnu en ce visage presque rusé, tendu, volontaire, la physionomie de poupée frivole de leur aimable hôtesse.

— Je l'aime, maman, tout simplement ! Elle est adorable!

— Méfie-toi de tes enthousiasmes, mon petit ! Tu t'es déjà emballé de cette façon, souviens-toi?

Le jeune officier haussa des épaules impatientes:

— C'était complètement différent ! As-tu jamais vu une créature aussi délicieuse que cette petite? Aussi ensorcelante? Je l'adore, te dis-je! Du reste, elle est parfaite en tous points. Et si je ne me dépêche pas de faire ma demande, Ambroise va me devancer. Lui aussi est très épris, sans compter quelques autres, mais que je laisse de côté, car je ne leur crois aucune chance de plaire. Ecoute, maman, tu vas écrire aux parents de Jancis pour leur demander sa main!

— Tu es fou, mon petit ! Il y a à peine plus d'un mois que tu connais cette enfant !

— Qu'est-ce que cela signifie? Cet argument vaudra-t-il aux yeux d'Ambroise? Non, n'est-ce pas? Quand on rencontre la perfection, pourquoi attendre? Jancis a tout: beauté, naissance, fortune.

— Fortune? Est-ce bien sûr?

Le regard aigu de Mme de Lerbois s'aiguisa davantage.

— D'ailleurs, protesta Gontran avec chaleur, même si elle était pauvre, ne suis-je pas riche pour deux?

La baronne ne répondit pas. Après un long silence, elle se leva et caressant la joue de son fils, elle dit d'une voix douce:

— Ecoute, mon grand, je te demande instamment, non pas de renoncer à Jancis, mais d'attendre avant de demander sa main, de t'engager définitivement... Je t'aime, ainsi que Max, par-dessus tout au monde, tu le sais? Je ne veux que votre bonheur à tous deux, tu n'en es pas moins certain? Alors, accorde à ta vieille maman ce qu'elle te prie de lui accorder...

Gontran, étonné par les paroles empreintes de gravité, et même de tristesse, que venait de prononcer sa mère, la regarda avec surprise. Jamais encore, elle ne lui avait parlé sur ce ton. Il en fut très touché et se penchant pour mettre un baiser sur sa main, il murmura:

— C'est entendu, maman.

VII

A DIX HEURES, le lendemain matin, Ambroise de Champart venait cueillir Jancis au saut du lit. Elle le rejoignit dans le salon, déjà revêtue de son costume d'équitation: veste brune, culotte beige, bottes fauves et large feutre.

Lui aussi était prêt à se rendre au prochain manège en compagnie de la jeune fille pour y choisir les montures qu'ils lanceraient à travers les allées cavalières du Bois.

Cette tenue sportive avantageait Ambroise. Très grand, bâti en force et en souplesse à la fois, le visage énergique, les cheveux bouclés, d'un blond tirant sur le roux, c'était un splendide athlète.

Il s'avança vers Jancis, la main cordialement tendue, un sourire aux lèvres, les yeux pleins d'une admiration qu'il exprima tout de suite:

— A la bonne heure! Vous êtes fraîche comme une rose, malgré cette soirée assez épuisante!... Autant que la beauté, j'admire la santé chez une femme...

Jancis éclata de rire, les yeux pleins de malice:

— Je sais! Je connais votre idéal ! Vous m'en avez assez rebattu les oreilles!

— Mais non, pas assez, puisque si nous continuons de ce train, je pourrai bientôt vous dire que vous l'incarnez, ce fameux idéal !

— Voilà qui est flatteur pour moi ! dit-elle en lui donnant un petit coup de badine sur l'épaule, sans que son visage trahît la moindre émotion de cette déclaration à peine déguisée.

Elle se tourna soudain et dit:

— Assez plaisanté, Ambroise! Ne perdons pas de temps à bavarder quand nous pourrions déjà être à cheval. Tiennette, nous partons, cria-t-elle. M. de Champart est là!

Mme Varadois apparut, déjà habillée et prête à faire des courses chez les fournisseurs. Babou et Mitou, baignés, gantés, en tenue de promeneurs, l'accompagnaient.

— Alors, madame, dit cordialement le jeune homme, puisque nous ne pouvons vous détourner une seconde de vos devoirs accablants, nous conferiez-vous au moins un jour ces deux jolis cavaliers en herbe pour que nous leur apprenions les rudiments de l'équitation?

— Je vous le promets, fit Tiennette, et vous êtes très aimable de vous occuper d'eux.

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

Pour des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Buillion Montréal 18, P.Q.

— Moi, je serai un officier de cavalerie, comme grand-père, fit fièrement Mitou.

— Moi, à cheval aussi, comme tantine! revendiqua Babou.

— Oui, oui, chéris! en attendant, partons sur nos jambes! Celles de Babou ne sont pas encore tellement solides!

— Puis-je vous conduire quelque part avec ma voiture qui est en bas, madame? proposa Ambroise.

— Non, non! je préfère marcher. Filez vite tous deux! C'est pitié de gâcher cette belle matinée.

Bientôt, les deux jeunes gens galopaient côte à côte sous les ombrages naissants.

Ambroise ne se lassait pas d'admirer sa compagne. Il était fier d'être vu à ses côtés. Elle attirait tous les regards, autant par sa réelle beauté que par l'aisance incomparable avec laquelle elle montait sa bête.

Tout près de la cascade, Ambroise reprit la conversation interrompue par Jancis dans le salon.

— Vous savez que je parlais sérieusement tout à l'heure. Jancis! dit-il. Réellement, vous me semblez réaliser pleinement mon idéal...

Dans la voix d'Ambroise, il n'y avait pas la moindre trace d'émotion. Son coeur, peut-être, battait un peu plus fort que de coutume, mais il n'y paraissait guère! La jeune fille, non plus, ne manifestait pas le plus léger émoi. Ses yeux se posèrent franchement sur le beau visage énergique d'Ambroise:

— Vous allez bien vite en besogne, monsieur! répondit-elle, rieuse. Je puis avoir un nombre épouvantable d'horribles défauts que vous ne soupçonnez pas encore. Je suis peut-être menteuse, lâche, médisante, vaniteuse, gourmande, etc., etc...

Il rit et dit:

— Je ne crois pas que vous soyez affligée de tous ces défauts, sincèrement non! Du reste, peu importe à mes yeux: ce qui compte, ce sont vos qualités de sportive, votre magnifique santé, votre chic, votre allure, votre beauté. Mme Ambroise de Champart n'a pas besoin de posséder des vertus de petite bourgeoise! fit-il dédaigneusement. Elle doit pouvoir, le cas échéant, me tenir compagnie sous une tente, dans la brousse, et affronter les grandes fauves à mes côtés sans trembler. Il suffit qu'elle puisse également passer des semaines dans la jungle sans en être plus éprouvée que moi. Ce sont là, des qualités exceptionnelles devant lesquelles le reste compte peu à mes yeux.

Ces paroles auraient dû éveiller en Jancis un orgueil et une joie sans mélange. Elle était tellement fière de ses qualités de sportive! Elle affectait un tel dédain pour la sentimentalité surannée d'une époque disparue! Ambroise de Champart n'était-il pas, au suprême degré, l'homme créé pour elle?

Cependant, aucune joie ne vint gonfler son coeur paisible. Elle accepta l'hommage de ce beau cavalier sans fièvre, sans orgueil même.

Lui, cependant, insistait:

— Qu'en pensez-vous, Jancis?

Elle le regarda, calme, souriante:

— Je ne pense pas grand'chose en ce moment, Ambroise, si ce n'est qu'il fait très bon et que je suis très heureuse de vivre. Quel besoin avez-vous d'agiter de graves questions?

Le jeune homme la regarda, surpris:

— Je n'ai pas encore eu l'occasion d'offrir — ou presque! — à une jeune fille de devenir Mme de Champart, mais je n'imaginais certainement pas que mon offre serait accueillie avec cette désinvolture! fit-il froidement.

Jancis se mit à rire:

— Oh! Ambroise! Vous êtes parfaitement ridicule! Nous en reparlerons à un autre moment! Il y a temps pour tout!

— Croyez-vous? répliqua-t-il sur le même ton glacial. Quand un homme plaît à une femme, le moment où il lui déclare ses sentiments est toujours bien choisi!

— Que vous êtes ennuyeux, ce matin!

— Vous ne trouveriez pas Gontran ennuyeux s'il vous avait tenu le même langage!

— Seriez-vous jaloux, Ambroise? On le dirait?

— Admettons! Tenez, Jancis, parlons net! Gontran vous admire. Je vous admire également, mais c'est lui que vous préférez?

— Je ne me suis jamais interrogée à ce sujet. Ne parlons plus de tout cela, je vous en prie, Ambroise! Attendez, nous avons bien le temps!

— Je ne suis pas patient, je vous en avertis!

Elle éclata de rire, cravacha son cheval et s'enfuit au galop.

Un peu plus tard, assise devant sa tasse de café, dans le salon de Tiennette, elle racontait avec gaîté la conversation du matin entre Ambroise et elle-même, dans les allées cavalières du Bois.

Mme Varadois, l'oeil anxieux, jetait de vifs regards interrogateurs à Rémi qui, lui, écoutait placidement sa belle-soeur en tirant des bouffées de sa cigarette. Quand Jancis eut fini de conter son histoire, il remarqua:

— Alors, petite fille, si je comprends bien, vous avez été demandée en mariage ce matin?

— Il me semble!

— Et vous avez refusé! Ou tout au moins vous n'avez témoigné d'aucun empressement. Pourquoi?

— Je ne sais pas!

— Ambroise de Champart me semble pourtant réaliser pleinement votre idéal. N'a-t-il pas tout pour vous plaire? Tout ce que vous prisez le plus chez un homme?

— Oui, dit-elle, rêveuse, après un moment.

— L'amour, les sentiments, sottises que tout cela, à côté du nom, de la fortune, du sport! Vous ne pourriez jamais vivre en petite bourgeoise, comme Tiennette, parce que vous aimeriez, tout simplement?

Une vive rougeur envahit les joues de Jancis, mais bravement elle répondit:

— Non!

— Alors, ma petite, pourquoi n'avoir pas accepté une offre aussi exceptionnelle à tous les points de vue?

Jancis secoua la tête avec orgueil:

— Parce que j'en aurai d'autres tout aussi exceptionnelles et que j'ai bien le temps de me décider!

— Jancis! gémit Tiennette malgré elle. Quelle folie!

— Pourquoi folie? J'ai à peine dix-neuf ans!

— Et vous croyez au Prince Charmant, naturellement? Ma petite Jancis, voyez-vous, je vais vous dire une chose qui va bien vous surprendre et vous vexer: vous n'avez pas accueilli la demande d'Ambroise de Champart avec l'enthousiasme qu'elle méritait, parce que vous ne l'aimez pas, vous qui faites fi apparemment de l'amour!

La jeune fille se leva rageuse:

— Non, non, ce n'est pas pour cela! Non! Vous ne me comprenez pas du tout, Rémi,

Elle ajouta:

— Excuse-moi, Tiennette, je me sens un peu fatiguée et vais aller lire dans ma chambre.

Jancis sortie, Tiennette jeta sur son mari un regard navré:

— Crois-tu, quelle petite folle!

— Que veux-tu? Elle n'aime pas ce garçon!

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant! Autrement, elle aurait accueilli sa demande avec joie!

Tiennette, l'air soucieux, prononça:

— Ah! il aurait peut-être mieux valu mettre Jancis au courant du malheur qui la menace!

— Tu t'égares, chérie! Pour la pousser à prendre par intérêt un homme qu'elle n'aimerait pas! Ce serait vil!

— Je suis de ton avis, chéri, mais puisque Jancis place au-dessus de tout la fortune, le nom, le rang, elle serait logique avec elle-même en se mariant seulement pour ces raisons-là? N'est-ce pas vrai?

Rémi hocha la tête:

— Ne prends donc pas au pied de la lettre, tout ce que fait et dit ta petite soeur! Se connaît-elle bien elle-même, d'ailleurs? En tout cas, une chose est claire: le destin place sur la route de Jancis le héros rêvé, et la prend par la main pour la mettre sur le chemin du bonheur. Va-t-elle partir sur cette route qui s'offre, splendide, à ses pas? Pas du tout... Elle reste indifférente, presque froide... Elle hésite... L'appel de son orgueil, de son désir de luxe n'est donc pas si impérieux que nous le croyons? Jancis n'est pas assez folle pour ne pas se rendre compte que les Ambroise de Champart sont rares.

Tiennette, tête baissée, écoutait son mari:

— Ce mariage eût arrangé tant de choses! soupira-t-elle.

— Rien ne dit qu'il ne se fera pas!

Une lueur d'espoir éclaira les yeux de Tiennette:

— C'est possible après tout! Je vais chapitrer Jancis à ce sujet.

— Garde-t'en bien! N'essaie pas de forcer le destin de cette enfant. Et puis, telle que je la connais, tes admonestations lui feraient prendre définitivement Ambroise en horreur!

— Oui, je crois que ce serait le plus clair résultat de mon intervention. Ne penses-tu pas que Jancis aime Gontran? soupira Tiennette.

— Qui pourrait le dire? Elle se plaît fort en sa compagnie, elle l'admire, mais l'aimer, c'est une toute autre chose!

— Peut-être a-t-elle voulu attendre, avant de donner à Ambroise une réponse définitive, que Gontran ait laissé voir ses sentiments? Tout donne à croire qu'il est très épris de Jancis.

— Sa mère est là qui compte pour quelque chose!

— Rémi! La baronne serait ravie!

— Hum! Enfin, laissons faire le temps et ne nous tourmentons pos trop à ce sujet. Au revoir, chérie, je file. Il est tard et je ne veux pas laisser à Robert tout le poids de l'usine sur les épaules. Il a eu fort à faire ces derniers temps. Je me relâche...

Il embrassa sa femme et partit. Après que la porte se fut refermée sur lui, Tiennette se laissa tomber sur un canapé et songea, jusqu'à ce que la voix rieuse de sa soeur vint la prévenir qu'il était temps de se préparer pour aller goûter à Armenonville.

VIII

Le dîner s'achevait. Marie venait de poser sur la nappe fleurie les petits fours et les fruits. Une douce intimité avait rendu délicieux ce repas qui avait réuni, dans la fraîche salle à manger de Tiennette, avec Robert Saint-Yves, un ménage ami, aussi simple que gai et charmant.

— Jancis va s'ennuyer! avait protesté Tiennette, quand Rémi lui avait parlé de donner ce petit dîner.

— Nous le verrons bien! En tout cas, chérie, elle n'en mourra pas et j'ai, pour ce faire, une idée de derrière la tête!

Tiennette avait souri et dit, menaçant son mari du doigt:

— Elle n'est pas bien difficile à deviner ton idée de derrière la tête! Aucune chance de ce côté!

— Bah! sait-on jamais?

Jancis, il est vrai, tout d'abord, cacha à peine son regret d'avoir abandonné, à la prière de sa soeur, une surprise-partie organisée par une amie de la baronne de Lerbois, ce soir-là. Il avait fallu toute la bonne humeur et l'amabilité indulgente de Georges et de Geneviève Butant pour la tirer de son mutisme maussade du début.

Robert, placé à côté d'elle, était resté silencieux pendant une grande partie du repas. La présence de Jancis, fine et précieuse, dans une longue tunique de mousseline de soie plissée vert d'eau, garnie de fleurs de pommier, le remplissait d'une timidité presque insurmontable. Il osait à peine regarder sa voisine, encore moins lui adresser la parole et l'entretenir de ces vains propos qui auraient pu la distraire et l'intéresser. Robert allait rarement au théâtre, dansait peu, consacrait ses loisirs à la lecture, à la musique, à ses amis intimes. Que dire à cette ravissante créature pour qu'elle tournât vers lui ses grands yeux verts, son sourire éblouissant?

Bien vite, pourtant, une ambiance sympathique s'était créée, grâce aux efforts combinés des Varadois et des Butant. Jancis, flattée par les compliments qu'on lui avait adressés, laissa paraître sa vivacité naturelle, sa gaîté d'enfant heureuse.

Robert l'écoutait et la regardait, charmé... Jamais encore une femme ne s'était emparée ainsi, d'un seul coup, de son esprit et de son coeur. Elle n'avait eu qu'à paraître et il avait été conquis. Devant elle, il se sentait gauche et désemparé. Sa placidité habituelle faisait place à un émoi qu'il n'avait jamais connu encore. C'est en vain qu'il essayait de se reprendre et se gourmandait amèrement de trembler comme un adolescent devant cette petite fille dédaigneuse qui, certainement, ne ferait que rire de lui si elle s'apercevait de son trouble. Jancis était trop belle et le coeur de Robert n'avait jamais battu encore!

La soirée fut très douce.

La musique assourdie de l'appareil de radio, dissimulé derrière un écran, égrenait des tangos et des rumbas. Robert osa demander à Jancis de danser avec lui Il aurait voulu pouvoir lui plaire, danser divinement, la charmer par sa conversation. Il ne réussit qu'à paraître plus froid que d'habitude, à danser moins bien encore, lui qui ne s'acquittait pas trop brillamment de ses fonctions de cavalier à l'ordinaire. Pourtant, il goûta des minutes particulièrement exquises à côté de l'adorable Jancis.

Les heures s'envolèrent comme des minutes et quand, après un petit dîner froid pris joyeusement vers une heure du matin, il fallut prendre congé, il lui sembla qu'il venait d'arriver à peine.

Lorsque le bruit des deux moteurs se fut éteint dans la rue paisible, Tiennette, caressant les jolies boucles de sa soeur, lui dit tendrement:

— Eh bien! tu ne t'es pas trop ennuyée, chérie?

Jancis tourna vers son aînée un visage radieux et lui dit, sincère:

— Pas du tout, Toinou!... Je t'avoue, qu'au début, je regrettai la surprise-partie de la baronne, mais par la suite j'ai trouvé ton petit dîner tout à fait réussi et agréable!

— Geneviève Butant est aimable, n'est-ce pas?

— Aimable, jolie, élégante, spirituelle, et son mari a un entrain de tous les diables! Quel convive précieux!

— Et Robert Saint-Yves? Qu'en penses-tu?

Rémi, qui fumait une dernière cigarette en buvant le fond d'un pot d'orangeade, leva légèrement la tête. Jancis bâilla, s'étira un peu et répondit, indifférente:

— L'associé de Rémi? Ma foi! je n'en pense rien. Il me semble quelconque! En tout cas, il parle peu et il danse bien mal!

— Le voilà jugé! persifla Rémi, de son coin.

— Eh bien! fit impétueusement Jancis, je ne peux pas pourtant le juger en me plaçant au même point de vue que vous, ingénieur-chimiste de grand talent, mais, Rémi! Robert Saint-Yves est peut-être dans le monde, il ne se signale pas particulièrement à l'attention!

— C'est un beau garçon, cependant! protesta Tiennette. Il est élégant, il a de la distinction.

— Je ne trouve pas. Il est vraiment par trop emprunté. On dirait qu'il n'a aucune habitude du monde!

— Dame! ce n'est pas un de tes mondains, papillonnant sans cesse dans les surprises-parties, les réceptions, les galas, les endroits cotés! Il a autre chose dans la tête.

— Justement! répliqua Jancis avec froideur.

— Et surtout, petite chérie, fit Tiennette avec malice, tu ne saurais croire à quel point tu troubles ce pauvre Robert! Il n'est pas du tout comme cela d'habitude! Si tu l'as trouvé gauche et froid, ne t'en prends qu'à même. Tu lui fais perdre la tête à ce cher garçon!

— Pas possible! répartit Jancis, moqueuse. Nous ne nous produisons pas l'un l'autre la même impression! Je ne crois pas perdre jamais la tête, mais si cela m'arrivait, ce n'est pas un homme comme Saint-Yves qui en serait la cause!

— C'est bien dommage, ma chérie, fit pensivement Tiennette, car Robert rendrait sa femme aussi heureuse que Rémi lui-même le fait...

Jancis ne répondit pas. Elle s'étira de nouveau, se leva, embrassa paresseusement sa soeur, souhaita une bonne nuit à Rémi et se retira dans sa chambre.

Tiennette se tourna vers son mari:

— Jancis a maintenant le choix entre trois prétendants, pour peu qu'elle le veuille! Quel chemin choisira-t-elle pour trouver le bonheur?

— Aucun des trois peut-être... Laissons faire les événements, ma Tiennette et allons-nous coucher...

IX

Trois mois s'envolèrent dans une véritable fièvre de plaisirs et de réceptions de toutes sortes pour Jancis. La jeune fille était prise dans un tourbillon tel qu'elle avait à peine le temps de songer...

Et, soudain, une grande lassitude morale et physique s'abattit sur elle... presque de la mélancolie! Elle désira de tout son coeur retrouver la paix magnifique de Ker-Traor, les visages aimants de son père et de sa mère, entendre le grondement rageur de l'océan sur les rocs, se rouler dans l'écume des vagues, galoper à travers landes et forêts sur le dos de Bourrasque.

— Qu'ai-je donc tout à coup? se demandait-elle, étonnée de ne plus trouver d'agrément à ce qui l'avait si follement divertie la veille.

Elle comprit tout à coup la raison de son désarroi.

Un après-midi qu'elle était assise à côté de Tiennette sur la terrasse abritée du soleil par un grand parasol à raies rouges et vertes, sa soeur qui l'observait en silence, étonnée de la voir si calme, lui dit soudain:

— A propos, que deviennent Gontran et Max? Les vois-tu toujours aussi souvent?

— Oui... Aussi souvent que le leur permettent leurs loisirs. Pourquoi?

— Pour rien... Ou plutôt si. J'avais l'idée que Gontran était très épris de toi... Qu'il te plaisait... Que vous vous marieriez peut-être...

Jancis ne répondit rien, mais à la douleur aiguë qui traversa son coeur, elle comprit, en un éclair, la véritable raison de sa lassitude.

Jour par jour, inconsciemment, n'avait-elle pas attendu des paroles qui n'avaient pas été prononcées?

Les yeux de Gontran étaient toujours aussi éloquents, mais ses lèvres n'étaient-elles pas demeurées muettes?

L'espoir qui, sans qu'elle s'en doutât, avait donné à Jancis une si ardente joie de vivre, s'était éteint en elle, tout doucement, était mort. Elle venait de s'en apercevoir...

Gontran était toujours le même pourtant; la baronne accueillait Jancis avec la même affabilité...

Alors?

La jeune fille ne comprenait pas. Elle ne savait qu'une chose: c'est qu'elle souffrait, pour la première fois, non seulement dans son coeur, mais dans son orgueil.

Tiennette devina la mélancolie qui pesait sur sa soeur et, doucement, détourna les pensées déprimantes qui l'accablaient.

Pourtant, comme elle voulait savoir ce qui allait advenir de Jancis, talonnée par l'inquiétude au sujet de l'avenir de sa soeur, elle essaya de l'interroger sur Ambroise de Champart.

Oui, Jancis le voyait souvent. Plus jamais, il n'avait reparlé de sa proposition, blessé sans doute dans sa grande vanité par l'indifférence de la jeune fille. Peut-être attendait-il, qu'à son tour, elle lui fît des avances déguisées?

— Ah! non, non! cria Jancis, il n'en valait pas la peine!

Tiennette, attristée, écoutait.

Depuis quelque temps les lettres de sa mère l'emplissaient de chagrin: on sentait la pauvre femme tellement tourmentée à cause de son mari et de sa fille! Elle ne pensait qu'à eux, ne se désolait que pour eux. Jamais, une pensée pour elle-même.

"Combien de temps tiendrons-nous encore, écrivait-elle dans sa dernière lettre, je ne puis le dire! Nos créanciers se font de plus en plus exigeants et il nous faudra peut-être vendre Ker-Traor plus tôt que nous ne l'avions pensé."

Un jour, poussée à la fois par son affection et son inquiétude, Tiennette commit l'imprudence de parler de Robert Saint-Yves à Jancis.

— Non, non, je ne l'aime pas! cria cette dernière exaspérée. Il a beau avoir mille qualités, comme tu dis, il n'a rien qui puisse me plaire! Rien! Ah çà! Tiennette, tu as donc résolu de me marier coûte que coûte! A n'importe qui? Du reste, tes beaux projets échoueront fatalement, comploteuse! Car je pars après-demain. Tu as été plus chic pour moi que je ne saurais dire, mais je ne peux plus souffrir Paris. Ah! comme je reverrai Ker-Traor et papa et maman avec joie!

Elle se leva brusquement et, avant que Tiennette ait pu dire un mot ou faire un geste pour la retenir, elle s'enfuit les yeux pleins de larmes.

Tiennette, clouée sur sa chaise par l'étonnement et le chagrin, se plongea dans ses pensées sombres.

Une heure plus tard, pourtant, Jancis avait regagné toute son insouciance. Gaie comme un pinson, elle empilait déjà ses robes dans ses valises, au petit bonheur. Ses gestes trop fébriles, ses yeux trop brillants ne trompèrent pourtant pas la délicate intuition de Tiennette. Consternée à la vue de ces préparatifs, désolée par l'effondrement définitif de tous ses projets, elle s'écria:

— Mais tu ne peux pas partir ainsi, Jancis, sans prendre congé de personne! C'est impossible!

— Si, repartit Jancis, en entassant de plus belle ses vêtements dans les casiers, je m'en vais. A tous ceux qui téléphoneront pour demander de mes nouvelles ou pour m'inviter, tu diras la vérité, ou ce que tu voudras, peu m'importe!

— Fais comme il te plaira, ma chérie.

Rémi ne dit mot quand il fut mis au courant du projet de sa belle-soeur. Il ne se permit aucun commentaire, aucune question, aucun étonnement sur cette décision brusquée.

— Vous êtes ici chez vous, Jancis, dit-il simplement, vous reviendrez quand bon vous semblera.

— Merci, dit la jeune fille, vraiment touchée, cette fois, par l'affection dont elle était entourée.

La veille de son départ, on lui remit une lettre dont l'écriture lui était inconnue. Son coeur battit follement d'espoir. Elle déchira l'enveloppe, seule dans sa chambre, et dès les premières lignes sentit un grand bonheur l'envahir. Mais ses yeux, tout de suite, coururent à la signature, et elle laissa retomber la lettre. Quelle était touchante, pourtant, cette missive, dans sa brièveté:

"J'apprends que vous nous quittez. J'en ai un très grand chagrin, Jancis. Oui, vous serez étonnée... Je n'ai pas su vous faire comprendre le sentiment que vous aviez fait naître dans mon coeur. J'étais timide, maladroit, muet en votre présence parce que je vous aime trop, que je redoute par trop d'entendre vos lèvres me condamner au désespoir. Je vous adore, Jancis, et si vous voulez me faire le grand bonheur de devenir ma femme, je n'aurai pas d'autre ambition au monde que de faire de vous la plus heureuse et la plus choyée des épouses. Je vous supplie de me répondre vite, car je vais vivre d'intolérables minutes en attendant votre réponse.

"Robert Saint-Yves."

Robert Saint-Yves! Elle lut et relut ce nom. Elle avait tant espéré en voir un autre au bas d'une lettre semblable.

Elle eut un petit rire pareil à un sanglot. Dire qu'elle s'était proclamée inaccessible au sentiment! Et elle souffrait comme une autre, comme sa mère, ou Tiennette, la petite bourgeoise, auraient souffert à sa place!

Et ce pauvre Saint-Yves? Lui aussi était malheureux. Elle, qui se serait peut-être ri de son désespoir quelques mois auparavant, le comprenait à présent, et le déplorait.

S'installant à son bureau, elle écrivit au jeune homme une lettre très affectueuse. Obligée de repousser la demande qui lui était adressée, elle s'efforça de le faire avec beaucoup de ménagements et de douceur. Elle voulut également que Robert ne se sentît pas blessé dans son orgueil et l'assura que personne ne saurait jamais ce qui restait un secret entre eux.

Le départ de Jancis fut mélancolique, en dépit de l'affectation de gaîté de la jeune fille. Sur le quai, quand elle eut embrassé sa soeur et les deux petits, ses yeux, à la dérobée, se dirigeaient constamment vers le portillon... Qui donc espérait-elle voir venir, envers et contre tout espoir?

Mais le sifflet retentit, les employés fermèrent les portières à grand fracas, la vapeur haleta péniblement, le train, petit à petit, accéléra sa marche et disparut au prochain tournant. Personne n'était venu!

Et, avenue de Messine, la baronne, pressant entre ses mains sèches le front de son fils, lui murmurait d'une voix attendrie, pleine de larmes:

— C'est bien, bien, mon cher grand, d'avoir tenu ta parole jusqu'au bout, malgré qu'il t'en coûtât tant! Espère encore! Jancis n'est pas fiancée. Tout peut s'arranger... Attends... J'ai des raisons graves...

Et Gontran, les yeux tristes, soupira:

— Ah! maman, si vous n'aviez pas été là, je crois que rien n'aurait pu m'empêcher de courir à la gare et de la ramener ici! Il faut toute mon affection et la confiance que j'ai en votre sagesse pour accepter pareil sacrifice!

X

Un mois passa de nouveau... Dans l'appartement redevenu tranquille, mais non gai, Tiennette préparait les malles. On allait bientôt partir pour Ker-Traor. Ce serait la dernière fois. Il faudrait dire adieu au vieux, au cher domaine, qui serait vendu aux enchères d'ici peu...

La jeune femme s'attardait à l'évocation de ses souvenirs d'enfance, tout en pliant soigneusement les minuscules robes de Babou, quand un coup de sonnette impératif résonna à la porte de service.

Tiennette y prit à peine garde, mais quelques secondes plus tard, Marie frappa à la porte et, sur un plateau, tendit une dépêche.

Tiennette, le coeur battant, s'en saisit. Elle avait horreur des dépêches, porteuses de mauvaises nouvelles, généralement. D'un doigt tremblant, elle l'ouvrit, déchiffra l'en-tête: "Tremelec", lut, pâlit, poussa un grand cri et tomba.

"Papa bien malade, accours tout de suite. Tendresses. Maman."

Marie aida le jeune femme à reprendre connaissance. A peine revenue à elle, Tiennette se précipita au téléphone et appela Rémi. Une demi-heure plus tard, il était là, la réconfortant de sa chère présence et de ses paroles pleines d'espoir, bien qu'au fond de lui-même, il ne gardât pas un doute sur la triste vérité.

— Nous allons partir ensemble, chérie, dit-il. Je ne veux pas te laisser voyager seule.

— Et l'usine?

— Je vais téléphoner à Robert qui se chargera de tout.

Quelques heures plus tard, l'express de nuit emmenait deux voyageurs au visage grave, aux yeux soucieux. Tiennette se retourna toute la nuit sur sa couchette, le coeur lourd, opprimée par d'affreux pressentiments. Et toute la nuit, Rémi, malgré sa fatigue, veilla. La jeune femme, au plus fort de son inquiétude, sentit une main affectueuse s'emparer de la sienne, une voix rassurante murmurer des mots apaisants à son oreille, les lèvres douces se poser sur ses yeux pleins de larmes.

A l'aube naissante, ils arrivèrent à Trémelec. Noiron les y attendait, avec la victoria que le général et son ordonnance continuaient à préférer à l'automobile qui dormait dans le garage de Ker-Traor.

— Comment va mon père? cria Tiennette au vieux serviteur dont le visage était défait par la fatigue et le chagrin.

— M. le comte est bien mal... bien mal! répondit l'ancien soldat, après avoir jeté un regard furtif à Rémi.

Tiennette ne vit pas ce regard significatif. Ayant, malgré tout, encore un peu d'espoir au coeur, elle sauta dans la voiture:

— Le plus vite possible, mon bon Noiron! jeta-t-elle.

Rémi, assis à ses côtés, lui entoura les épaules de son bras robuste. Les champs et la lande étaient encore déserts. Une magnifique journée se préparait à luire sur la terre d'Armorique. Tout n'était que joie, sourires de fleurs, chants d'oiseaux...

Après une heure de voiture, les tourelles du castel apparurent au loin et le bruit de la houle se fit entendre distinctement.

— Nous approchons, cria Tiennette. Ah! mon coeur me fait mal!

L'étreinte du bras se fit encore plus protectrice, la voix plus douce:

— Ta chère maman va être si heureuse de te voir. Ta présence lui apportera un tel réconfort! Du courage, ma chérie...

A cet instant, la voiture s'engageait dans la longue allée de pins, tordus par le souffle de la mer, qui menait au castel. La façade tout entière apparut, triste et glacée sous ses lourds contrevents rabattus Alors, Tiennette comprit.

Au bruit des roues, Jancis était accourue et s'était jetée dans les bras de sa soeur.

— Mort! Il est mort! Sans que j'aie pu le revoir! L'embrasser! gémissait Tiennette.

Quelques secondes plus tard, elle était agenouillée près de sa mère, devant le lit où reposait le général dont le beau visage était calme, reposé. Il était mort, sans souffrir, d'une embolie. Sa femme, malgré son désespoir, remerciait Dieu de lui avoir fait la grâce d'arracher miséricordieusement son mari à ses épreuves.

— Je serai seule à les supporter! pensait-elle. Mais Jancis! Ma Jancis!

Et des jours affreux, déchirants, passèrent. Rémi se montra le plus tendre, le plus dévoué des fils pour Mme de Marvan. Il lui ôta tous les soucis, s'enferma de longues heures dans le bureau du défunt pour compulser ses dossiers, tint tête aux créanciers qui ne tardèrent pas à affluer, reçut les avoués, les hommes d'affaires.

Et, un soir, on entendit le klaxon d'une automobile résonner à la grille du castel. Noiron sortit de la loge et vint ouvrir.

Un jeune homme conduisait une lourde voiture encombrée de valises. Au fond, on voyait une femme et deux tout-petits qui pressaient leurs joyeux visages à la portière.

— Mam'zelle Marie! Babou et Mitou! cria le vieux soldat réconforté par cette vue.

Mais au volant, le jeune homme, après un bref signe de la main, remontait vers le castel. Rémi sortait déjà, s'attendant à recevoir un créancier particulièrement importun. Un cri de joie lui échappa:

— Robert! Ah! merci, merci! Tiennette! Tiennette! Viens vite!

Elle accourut. Ce furent des cris de joie, des pleurs de bonheur.

— Mes deux petits. Mes chers amours! Robert, je ne sais comment vous remercier de votre délicate pensée! Quel ami précieux vous faites! Comme vous avez su comprendre de quel secours nous serait la présence de nos deux trésors.

Robert Saint-Yves présenta ses condoléances à Mme de Marvan et à Jancis d'une voix émue. Il n'osait lever les yeux sur la jeune fille. Quand il le fit et qu'elle lui apparut, pâle et défaite dans sa sévère robe de laine noire, il la trouva mille fois plus touchante et plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. La pitié gonfla son coeur d'un amour très pur...

Bientôt, Rémi l'entraînait dans les profondeurs du parc et le mettait au courant de la situation de sa belle-mère et de Jancis. Le jeune homme l'écouta sans mot dire, mais son mâle visage s'éclaira d'un peu de joie... Car sa pensée, très vite, lui avait fait apercevoir un dévouement qui toucherait peut-être le coeur de Jancis.

Robert repartit le soir même sans avoir voulu prendre de repos. Les affaires urgentes réclamaient impérativement sa présence à l'usine. Peu importait sa fatigue!

Quand la lourde limousine se fut effacée dans la distance, il n'y eut qu'un cri pour louer le dévouement, l'admirable loyauté de Robert Saint-Yves.

Seule, Jancis garda le silence.

XI

Ker-Traor était vendu, Noiron retourné dans son petit village natal des Cévennes. A Mme de Marvan et à sa fille, il ne restait rien, si ce n'est une maigre pension, insuffisante pour les faire vivre toutes deux, même très modestement.

La pauvre mère, maigre, pâlie, tenaillée à la fois par la douleur et par l'inquiétude,

faisait peine à voir. Alors, Rémi, une fois de plus, montra la noblesse de son coeur. Malgré les protestations de sa belle-mère, il la ramena à Paris avec Jancis, les installa toutes deux chez lui, tandis que Tiennette cherchait dans les environs un minuscule logement pour y installer sa mère et sa soeur. Elle dénicha, à proximité, deux petites pièces au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne. Elle fit de son mieux pour les meubler d'une façon charmante et les rendre accueillantes aux pauvres exilées. Il était entendu que la mère et la fille prendraient tous leurs repas chez Tiennette, pour leur épargner des frais, de la peine et les tirer de leur triste solitude.

Jancis, farouchement, se refusait à voir âme qui vive, même les plus intimes amis de sa soeur. A la prière de sa mère, cependant, elle fit une exception pour Robert Saint-Yves. N'était-il pas de la famille — ou presque — et n'avait-il pas montré en mille circonstances le plus parfait dévouement?

Des mois passèrent. Pas plus que les amis de sa soeur, Jancis n'avait voulu revoir les membres de la joyeuse coterie qu'elle rencontrait autrefois chez la baronne de Lerbois.

Cette dernière avait écrit à Mme de Marvan une longue lettre affectueuse, de Deauville, où elle se trouvait au moment de la mort du général. Elle promettait de s'occuper de son amie d'enfance dès son retour à Paris, la plaignait chaudement de son deuil et de sa ruine et lui manifestait l'amitié la plus solide.

Hélas! des mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de cette lettre et, ni de la baronne, ni de Gontran, personne n'avait de nouvelles.

Ambroise de Champart, non plus, n'avait plus donné signe de vie. Il devait être reparti, quelque part, sous les tropiques, à la poursuite de son sport favori.

Pas un mot, pas une plainte n'échappèrent jamais à Jancis. Elle allait et venait comme un corps sans âme. Sa vue ravivait à chaque instant la douleur de sa mère.

Un jour que la jeune fille se tenait dans le salon de Tiennette avec Mme de Marvan, en attendant le retour de Rémi pour le déjeuner, elle vit sa soeur aînée glisser un petit billet plié dans la main de sa mère. Elle s'en étonna et allait lui poser une question quand l'arrivée de Rémi, accompagné de Robert, détourna son attention.

Ce jour-là, au déjeuner, les deux associés parlèrent longuement d'une secrétaire qui allait bientôt leur faire défaut car elle se mariait prochainement. Tous deux déplorèrent d'avoir à engager une nouvelle collaboratrice. Il était difficile d'en trouver une qui fût intelligente, discrète, dévouée, qui prît à coeur les intérêts de l'usine.

Jancis écouta d'une oreille distraite, sans attacher d'importance à ces propos. Comme elle ramenait sa mère à la maison, elle se souvint du petit billet que Tiennette lui avait glissé avant le déjeuner et lui demanda négligemment ce que c'était.

— C'est le chèque que Rémi remet chaque mois à Tiennette pour nous, mon petit, répondit Mme de Marvan. Le cher garçon! Quel coeur admirable! Et quelle délicatesse! J'ai voulu le remercier. Il m'en a empêché en me disant que ce qu'il faisait était tout naturel.

A ces mots, Jancis était devenue très pâle, puis, très rouge.

— Je ne savais rien de cela! dit-elle.

— Voyons, mon petit, dit doucement Mme de Marvan, comment aurais-tu voulu que nous fassions autrement? J'ai si peu de chose! Rémi a payé nos meubles, car nous n'avions plus rien. Je me demande même si notre passif ne dépassait pas notre actif et s'il n'a pas réglé la différence? Il est admirable!

Jancis ne dit rien à sa mère, mais le soir, au dîner, comme Rémi préoccupé reprenait le thème de sa secrétaire, la jeune fille proposa, tout à coup:

— Pourquoi, Rémi, ne me permettriez-vous pas de la remplacer?

— Cela ne me paraît pas une mauvaise idée, Jancis. Elle est à discuter sérieusement.

— Quand votre secrétaire s'en va-t-elle?

— Dans trois mois.

— C'est suffisant pour me permettre d'être en mesure de la remplacer?

— Oui, mon petit, si vous apportez beaucoup d'application à votre tâche. Nous ferons l'impossible, tous, autour de vous, pour vous faciliter la besogne.

— C'est entendu, alors, Rémi. Je serai ici demain à neuf heures et vous accompagnerai à l'usine.

— Bravo! bravo! mon petit, fit Rémi.

Mme de Marvan fixait sur sa fille des yeux inquiets, gonflés de larmes. Elle ne savait trop que penser de la décision de Jancis, mais elle souffrait certainement, dans toutes ses idées enracinées d'aristocrate, de voir sa benjamine, son adorable Jancis s'astreindre à une tâche monotone et rebutante.

— Ne te désole pas pour moi, petite mère! lui dit Jancis, le soir même, en lui donnant le baiser du soir, cet emploi vaudra mieux pour moi que l'oisiveté dans laquelle je me mine. Et, puis-je laisser Rémi se sacrifier pour nous? L'argent qu'il nous donne chaque mois, ne dois-je pas le gagner par mon travail? Ce serait abuser de sa bonté que de tout accepter de lui sans lui rendre rien en échange.

— Tu as raison, dit Mme de Marvan en caressant le beau visage pâli de sa fille. Mais j'avais rêvé d'une destinée si différente pour toi! Et ton père, ton pauvre père, quel chagrin et quel remords c'eût été pour lui!

XII

Le lendemain matin, à neuf heures précises, Jancis, strictement vêtue de noir, correcte dans son tailleur de serge, sonnait à la porte de Tiennette. Babou et Mitou l'accueillirent avec enthousiasme et Rémi lui serra chaleureusement la main:

— C'est bien ça, ma petite Jancis. Vous avez du coeur, du courage. Votre père eût été fier de vous!

Ces paroles mirent du baume sur l'orgueil de Jancis que sa mère, sans le vouloir, ulcérait à chaque instant.

— Vous verrez, poursuivit Rémi, que si vous ne vous découragez pas au début, vous arriverez à vous intéresser à votre travail et à nos affaires, autant qu'à vos jeux mondains. Les affaires sont un sport comme un autre, et on y apporte plus d'âme, car, de leur réussite, dépend le bonheur des êtres qui vous sont chers.

Ces paroles pénétrèrent vivement l'esprit de la jeune fille. Jamais encore, elle n'avait envisagé les efforts des hommes qui peinent sous cet angle. C'était beau vraiment ce que Rémi venait de dire: "Car de leur réussite dépend le bonheur des êtres qui vous sont chers!"

Son coeur se gonfla de reconnaissance et elle monta dans "l'autobus" familial pleine de bonnes résolutions et décidée à remplir sa tâche irréprochablement.

Pendant une demi-heure, la voiture roula à travers des avenues encore à demi endormies, puis, pénétra dans les faubourgs, traversa une banlieue industrielle pleine de maisons sales, délabrées, où des enfants mal vêtus jouaient dans les ruisseaux.

Rémi devina l'impression pénible de sa belle-soeur et lui dit, très grave:

— La vie est bien dure pour ceux qui vivent ici, Jancis. Je fais, quant à moi, l'impossible, pour tous ceux qui dépendent de moi et Robert m'y aide de toutes ses forces. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de faire le bien et l'homme est souvent son pire ennemi!

Jancis écoutait ces paroles avec une émotion qui, jusque-là, n'avait jamais touché son coeur. S'était-elle jamais occupée de ceux qui peinent, qui travaillent sans trêve, autrement que pour les dédaigner? A cette pensée, ses joues se colorèrent de honte et ses bonnes résolutions se raffermirent en elle.

Elle n'eut, du reste, pas autant de mérite qu'elle se l'imaginait à les tenir. Rémi l'introduisit dans un bureau propre, clair et gai, qui donnait sur une petite cour intérieure ornée de lierre et de fusains. Devant une large table chargée de paperasses et d'un gros bouquet, une jeune fille blonde, d'une mise nette, très avenante, était assise.

— Mlle Vernuire, présenta Rémi, qui ajouta, très gai:

— Je vous amène ma petite belle-soeur qui prendra votre place quand vous nous quitterez. Elle ne connaît rien du métier, moins que rien! Je vous la confie, Marie-Thérèse, et vous donne carte blanche. Grondez-la, punissez-la, autant que vous le voudrez!

La jeune fille eut un rire charmant et fit asseoir Jancis devant une machine à écrire. Cette dernière trouva son apprentissage si peu difficile que, lorsque Rémi vint la prendre pour le déjeuner, elle ne s'était pas aperçue que les heures avaient fui!

— Regardez, Rémi, cria-t-elle, je tape déjà avec trois doigts!

Ils rirent tous. Rémi emmena Jancis tout animée.

— Bravo, Jancis! approuva-t-il, enchanté de voir se détendre le visage habituellement morose de sa belle-soeur. Mlle Vernuire vous plaît?

— Elle est charmante! Si fine, si distinguée!

— Elle est d'excellente famille, Jancis, et très instruite! Ah! nous allons arracher bien des idées fausses de cette petite cervelle-là!

Mme de Marvan attendait sa fille, presque avec anxiété. Elle fut bien étonnée de lui voir le visage beaucoup plus gai que d'ordinaire, et le dit, ce qui fit rire Jancis.

— Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait se passionner ainsi pour la machine à écrire! dit-elle. Je t'apporterai ma première composition, maman, sans une faute!

Le visage de Robert Saint-Yves, quand il entra dans le bureau de Mlle Vernuire,

qu'il croyait trouver seule, comme à son habitude, exprima une telle stupéfaction que Rémi, attiré par les éclats de rire des jeunes filles, apparut tout à coup. Il avait, à dessein, négligé de prévenir son associé. Il lui présenta avec la plus grande formalité la nouvelle secrétaire.

Le visage de l'ingénieur laissa paraître une joie émue qu'il s'efforçait en vain de cacher. Jancis, touchée par cette affection profonde, que rien ne pouvait abattre, ni le dédain, ni la pauvreté, ni les sacrifices, sentît, pour la première fois, une fierté l'envahir à la pensée qu'elle avait inspiré un tel sentiment à un homme de la valeur de Saint-Yves.

Durant les mois qui suivirent, elle eut, de plus en plus, l'occasion de le connaître, de le juger, de l'apprécier...

Il venait souvent, plus souvent peut-être qu'il n'était nécessaire, donner des instructions à Mlle Vernuire et des conseils à Jancis, affairée, vive, presque redevenue elle-même.

Elle l'accompagnait à travers les ateliers, apprenait à connaître le fonctionnement d'une usine, à parler aux ouvriers, à s'assimiler à un milieu si nouveau pour elle.

Rémi, émerveillé, la vit s'adapter sans effort apparent à sa nouvelle vie, s'intéresser à des questions arides de fabrication et de rendement, se préoccuper des acheteurs, des bénéfices, de la publicité.

Ses compliments et ceux de Saint-Yves ne contribuaient pas peu à encourager la jeune fille, qui reportait sur sa nouvelle tâche, l'ardeur qu'elle apportait autrefois à la pratique des sports.

Le moment vint où Mlle Vernuire dût quitter l'usine. Jancis était complètement prête à prendre sa place avec l'aide de Jeannette, la petite dactylo, qui, très ancienne dans la maison, en connaissait tous les détours et les secrets.

Mme de Marvan et Tiennette ne pouvaient encore prendre entièrement leur parti de la métamorphose de Jancis. Fallait-il se réjouir? Fallait-il s'affliger? Le brillant papillon avait acquis les vertus de l'humble abeille... N'était-ce pas déroutant?

Rémi, lui, était toute joie:

— Ne voyez-vous donc pas qu'elle est très heureuse ainsi, leur disait-il. N'est-ce pas l'essentiel pour l'instant?

— Si jamais on m'avait dit! soupirait Mme de Marvan. J'avais toujours imaginé ma petite Jancis heureusement mariée, entourée de charmants enfants, non sous les traits d'une femme d'affaires! Elle ne parle plus que fabrication, rendement, récupération, etc...

Rémi eut un rire joyeux:

— En quoi ceci empêcherait-il cela? Laissez, laissez, ma mère, Jancis a pris le bon chemin à présent... le chemin du bonheur!

Cependant, entre Robert et Jancis, les rapports étaient restés ceux de très bons camarades. La jeune fille passait de longues heures avec l'associé de son beau-frère. Elle appréciait de plus en plus la profondeur de son intelligence, la droiture de son esprit, les qualités de son coeur. Rien, pourtant, ne transparaissait dans son attitude, qui pût permettre à Robert d'espérer, lui inspirer d'autres sentiments que ceux d'une simple amie. Secrètement, il se désolait... Il aurait voulu parler à coeur ouvert à la jeune fille, lui crier son amour, son chagrin... Ne voyait-elle pas à quel point, il l'adorait? Avait-il besoin de mots pour le lui faire comprendre?

Un jour que Jancis travaillait devant la fenêtre, à la place occupée autrefois par Mlle Vernuire, un grand bruit d'explosion se fit entendre, suivi d'un fracas de carreaux brisés et de clameurs éperdues. Jancis qui s'était levée, tremblante, distingua le nom de Saint-Yves clamé par des voix affolées.

Son coeur, un moment, cessa de battre, puis ébranla sa poitrine de grands coups précipités. Elle sortit en courant et se dirigea vers le laboratoire de Robert. L'expérience dont il lui avait parlé et dont il espérait tant!

Elle fendit la foule des ouvriers, qui s'écartèrent respectueusement devant elle, et se jeta sur le corps du jeune homme étendu sur un banc, immobile, pâle comme un mort, inondé de sang, les vêtements à demi brûlés:

— Robert! Robert!

Une grande angoisse s'était emparée d'elle. Oublieuse de la foule, elle s'était agenouillée près du jeune homme et pressait ses mains ensanglantées:

— Un docteur! Un docteur! cria-t-elle. Avez-vous téléphoné?

— Oui, oui! répliquèrent plusieurs voix.

— Mon Dieu! Et Rémi qui n'est pas là!

Quelques secondes plus tard, un docteur accourait. Robert n'était pas mort, mais son état était grave. Jancis s'assit près de lui dans l'ambulance qui l'emporta d'urgence à la clinique, s'approcha de son lit quand le docteur l'eût pansé.

Il avait les yeux clos quand elle se saisit d'une de ses mains. Il les rouvrit enfin et, au-dessus de lui, il découvrit le visage de Jancis, illuminé de tendresse.

Alors, la plainte qui allait s'exhalter de sa gorge serrée fit place à un grand soupir, en même temps qu'un bonheur immense s'insinuait en lui. La vive douleur de ses contusions et de ses brûlures fut soudainement abolie, et il crut, dans son demi-délire, qu'il était la proie d'une hallucination:

— Jancis! Jancis! souffla-t-il d'une voix inquiète.

Elle lui sourit et ses yeux, humectés de larmes, avaient une douceur exquise.

— Oui, oui, c'est moi! murmura-t-elle. Ne bougez pas. Ne parlez pas...

Les yeux du malade se firent suppliants:

— Vous n'allez pas me quitter?

Elle secoua la tête et une grosse larme coula sur sa joue tandis qu'elle se penchait vers le pâle visage du blessé:

— Non, non, jamais!

Un long soupir délivré s'échappa de la poitrine de Robert comme si un poids intolérable venait d'en être arraché:

— Jancis! C'est trop beau!

Mais comme il faisait un mouvement pour porter à ses lèvres la main de la jeune fille, la douleur lui arracha un cri. Ses traits se crispèrent, se yeux se fermèrent.

Elle tressaillit, comme si la même souffrance l'avait déchirée et, se penchant vers l'aimé, doucement, elle posa ses lèvres sur les paupières meurtries.

.....

— Rémi! Regarde! fit Tiennette en tendant à son mari le journal qu'elle était en train de lire.



A quoi songe BILL ELLIOT ? A son prochain rôle qui devra être rempli d'exploits et de prouesses, sans aucun doute. Ce sympathique acteur est bien familiarisé avec le genre, et chaque fois qu'il l'aborde, c'est assurément pour la plus grande joie des amateurs, non seulement du genre WESTERN, mais de tout film qui comporte une action dramatique intense. Cette photo de Bill Elliott, nous en sommes sûrs, ne manquera pas de plaire aux jeunes et aux moins jeunes qui rêvent toujours d'un FAR-WEST, même si l'on sait qu'il est un tantinet imaginaire.

— Quoi donc? Qu'y a-t-il? demanda Rémi en voyant se contracter le charmant visage de sa femme.

— Là! Là!... Aux *Echos Mondains!*

A mi-voix, lentement, Rémi lut:

— On annonce les fiançailles du capitaine Gontran de Lerbois, fils de... etc., etc... et de Mlle Annette Dumontier, fille de l'industriel bien connu, etc., etc...

Il y eut un petit silence.

— Evidemment! finit par conclure Rémi. Cela devait se terminer ainsi! La baronne est presque ruinée. Elle a choisi pour son fils une des plus riches héritières de France! Qu'elle soit vulgaire, peu aimable, notoirement mal élevée, voilà qui ne trouble guère notre baronne, pourvu que la dot soit de taille! Gontran paiera cher son inqualifiable faiblesse !

— Et c'est là l'homme que Jancis avait choisi! soupira Tiennette.

— Dieu soit loué! fit gaîment Rémi. Tout cela est enterré! Notre petite folle a réparé son erreur... Robert et elle doivent être arrivés à Venise à l'heure qu'il est!

Oui, ils étaient tous deux à Venise, et tous deux, à cet instant même, se récriaient d'admiration en regardant défiler, de chaque côté de leur longue gondole noire, les palais qui bordent le Grand Canal.

C'était l'heure adorable du couchant, la plus belle de toutes à Venise, quand le soleil éclaire de reflets fantasques l'eau glauque des canaux et que, de toutes parts, éclatent des chants de joie, que les troupes pressées des gondoles se croisent et s'ébattent avec un gai clapotis.

Jancis porta son regard émerveillé et tendre sur le mâle visage de son mari:

— Que tu as changé! lui dit-elle soudain.

— Changé? Comment? demanda-t-il un peu inquiet .

— Oui... Tu es transformé et tellement à ton avantage! Tu as perdu cet air sévère, ces manières gauches qui gâtaient tant le vrai Robert! Tu es exactement celui que j'avais toujours appelé dans mes rêves... et je ne t'avais pas reconnu tout d'abord!

— C'est toi, toi qui m'as métamorphosé, toi, et le grand bonheur que tu me donnes!

— Oui, nous nous sommes trouvés l'un l'autre, nous avons trouvé le chemin du bonheur...

Devant eux, sur le flot calme, comme en un long sentier fleuri de roses, s'étalait le dernier rayon du soleil couchant.

JEAN D'ARJANSE

Trois Aspects du Documentaire Français

Par Jean Queval

La carrière même d'un cinéaste comme René Clément, "documentariste" de formation, couronné par le jury de Cannes comme le meilleur metteur en scène de l'année — même si l'on fait la part inévitable de l'arbitraire et de la fragilité que comportent toujours les choix de cette nature — apporte une nouvelle preuve que la meilleure école du cinéma est bien celle du documentaire. Un jeune, animé par la passion du cinéma, tournant le dos aux scénarios à succès et au devis des producteurs, choisit un sujet avec lequel il est en profonde amitié, emporte une camera sur son dos, emmène avec lui une petite équipe de camarades. Je ne dis pas que c'est l'infaillible recette du chef-d'oeuvre. Mais c'est ainsi qu'on défriche des sillons nouveaux, et l'on pourrait dire, sans paradoxe aucun, que la vitalité cinématographique d'un pays se juge premièrement à la variété et à la qualité de ses documentaires.

•

Georges Rouquier était connu pour avoir tourné un court métrage sur le tonnelier, où la camera prenait la mesure du travail de l'artisan, en montrait tous les aspects, avec une science assurée de toutes les ressources de la technique. Oeuvre intelligente et pieuse, qui n'ennuyait jamais malgré l'extrême limitation et l'extrême dépouillement du sujet. L'auteur, ayant ainsi fait ses premières armes et démontré sa maîtrise, mûrit un sujet plus vaste et plus ambitieux. Le tonnelier, c'était l'homme seul, et l'homme manuel. Rouquier va entreprendre de montrer les hommes en-

tre eux dans leur cadre naturel, et si le travail demeure au premier plan, la vie de la communauté sera celle même des quatre saisons, et celle aussi des saisons de l'homme. Il y aura des naissances, il y aura des morts, et les principaux personnages extérieurs au milieu-type, à la famille élue par la camera, seront le prêtre et le notaire. Georges Rouquier passe du documentaire pédagogique (*Le tonnelier*) au documentaire sociologique que sera sa nouvelle oeuvre.

Ainsi est né *Farrebique*. L'auteur montre la vie d'un village du Rouergue, où les seuls événements sont de savoir si la ferme sera électrifiée, et comment seront divisées les terres après la mort du père. Le document est irrécusable, jusque dans le patois. Ne serait-il que cela, ses mérites seraient grands. Mais il est encore un excellent morceau de cinéma pur, et il l'est de 3 façons. Il l'est par le choix et l'efficacité des images par leur valeur d'exposition: il l'est par la beauté d'un grand nombre d'entre elles, et l'espèce du rythme intérieur qu'un bon découpage a su communiquer à cette suite de photographies qui, à défaut de narration dramatique, auraient couru, en d'autres mains, le danger de n'être qu'un album. Mais *Farrebique*, long métrage, et assez lent, n'est pas un album : c'est une symphonie.

•

Epaves est un film plus court puisque la durée de projection en est d'une demi-heure environ. C'est aussi un film qui ne va pas au-devant des mêmes risques. Les hommes, leur milieu, leurs problèmes, n'occupent, en effet, aucune place dans ce documentaire ; si ce n'est celle du témoin, et le sujet même est pour beaucoup, naturellement, dans le succès de l'oeuvre. *Epaves* est un film fidèle au contenu concret de son titre, réalisé par des semi-amateurs, sous la direction d'un officier de marine, le lieutenant de vaisseau Cousteau. C'est un film peuplé d'images grandioses et hallucinantes, où l'on voit l'homme, les pieds chaussés d'espèces de nageoires de caoutchouc, explorer l'épave, tout un monde mort, des débris rongés, et des carcasses tordues, parmi le peuple des poissons. La lumière de la Méditerranée ajoute à la beauté de ce film. Il faut souhaiter que les auteurs puissent réaliser leur grand projet, qui est un documentaire fantastique de long métrage sur la ville d'Ys.

C'est un peu abusivement, du moins pour qui s'en tient à l'exacte définition des genres, que *La partie de campagne*, de Jean Renoir, peut être considérée comme un troisième aspect du documentaire francais. A la vérité, Jean Renoir, qui est l'un des fils du grand peintre impressionniste, a entrepris, environ en 1935, de tourner un film dramatique sous ce titre, d'après une nouvelle naturaliste de Guy de Maupassant. Pour quelque raison, il a laissé son oeuvre inachevée. C'est ensuite l'un des siens — lui-même est pour le moment fixé à Hollywood — qui entreprit de monter et de sous-tirer les fragments du film. Celui-ci, tel qu'il est, dure une heure de projection. C'est encore, si l'on veut, un *film dramatique*, tel que l'auteur l'avait voulu, mais où la *ligne dramatique* est rompue de telle façon qu'il ne reste plus que des personnages dans un décor, à peine portés par un argument ténu.

Le début du film est assez vulgaire. On y voit l'implacabilité du ridicule s'étendre sur une famille entière — père, mère, fille, fiancé de la fille — par des moyens fort gros. Mais quand s'amorce l'intrigue entre la jeune fille et un jeune homme différent de son fiancé, rencontré là, par hasard, Jean Renoir a complètement changé de ton, il s'est souvenu de son père, il a tiré un merveilleux parti de la lumière de l'Ile de France, de l'eau, des peupliers, des costumes 1900, et l'on avait rarement vu, depuis la *Kermesse héroïque*, le cinéma s'inspirer de la peinture avec autant de bonheur.

Des années passent, la jeune fille a épousé le fiancé médiocre, et non le brillant jeune homme. Mais nous ne le savons — c'est ici que la ligne dramatique est rompue — qu'en la voyant revenir avec son mari sur les lieux de la partie de campagne.

Le film n'appartient à aucun genre classé, mais il a le mérite d'annexer, sous une forme semi-documentaire, l'art de la peinture. Je ne sais si c'est là une voie fertile. Mais c'est une très jolie tentative.



Cette jeune et jolie starlett, MARY RIQUELME, est la fille d'un ancien général espagnol; elle a 18 ans et est une des vedettes du film "Rendez-vous de juillet" que le metteur en scène Jacques Becker tournait dernièrement aux studios Francoeur. Lorsqu'elle arriva en France en 1939 elle ne parlait pas un mot de français mais elle le parle maintenant couramment et sans aucun accent.

UNE INGENUE DE FRANCE A HOLLYWOOD

(Suite de la page 4)

son bas âge, elle ne peut dire pourquoi, elle éprouvera le désir de devenir un jour actrice de cinéma, non pas en France, mais à Hollywood. "C'était comme une hantise, expliqua-t-elle, je voyais une photo d'Hollywood, et avant d'avoir vu les films, je me disais: "Moi aussi, un jour, je serai comme celles-là".

C'est pendant qu'elle travaillait en qualité de vendeuse de parfums dans un magasin de Paris, que fut institué le concours "Pygmalion" où il s'agissait de découvrir une jolie fille sans maquillage et de l'éduquer, de l'entraîner, de l'embellir, d'en faire enfin une femme de bonne société pouvant être reçue dans tous les salons, comme dans la pièce de George Bernard Shaw. La chance voulut que l'on remarquât cette avenante vendeuse de parfums, aux yeux bleus.

"C'est alors que l'on s'empara de moi, dit-elle, en accentuant cette déclaration de gestes que je ne puis vous décrire. On me maquilla, on m'habilla des pieds à la tête. On me transforma de Cendrillon en princesse, j'en souffrais, mais j'adorais cela.

Je fus transplantée du faubourg de Valois Perret, aux Champs-Elysées. Vous voyez ça d'ici. Je vivais un rêve magnifique mais éreintant, car on ne me laissait pas le temps de souffler. Grimée, munie de toutes les leçons de maintien, de diction, etc., etc., on me lançait dans le monde, on m'ouvrait toutes les portes, je saluais, serrais des mains, écoutais des compliments, resaluais, et la nuit venue, après les douze coups de l'horloge, comme Cendrillon, je tombais, exténuée sur le douillet oreiller dans le joli appartement que je n'avais pas encore eu le temps d'admirer.

La duchesse de Windsor m'ayant entendue chanter (car, je ne vous ai pas dit que je chantais des chansons de cafés, sans leçons, cela m'était une chose naturelle), donc la duchesse m'ayant entendue à Cannes, me pria de venir chez elle. J'y chantai devant toute la société de la Rivièra. On me combla partout de gentillesse, puis, de retour à Paris, il fallait s'y attendre, je devins amoureuse d'un officier américain, que j'épousai. Je vins avec lui en Californie, mais ici notre union ne marcha plus, et nous nous sommes séparés à l'amiable. Maintenant, je dois travailler pour gagner ma vie.

C'est pendant que Denise chantait dans les cafés à la mode de Hollywood qu'on lui confia des petits rôles dans "What Price Glory", "To The Victor", et au théâtre Circle, endroit où l'on encourage les jeunes talents, dans une version anglaise du "Médecin Malgré Lui". Alors vint le scout de M.G.M. à la recherche de la seule actrice devant jouer dans "Underground", un film où elle a pour partenaire des vedettes comme Van Johnson, John Hodiak et Marshall Thompson. Avant même qu'on lui apprit les antécédents de Denise au cours de ses travaux de guerre, et son internement dans les camps nazis, il l'avait désignée à cause de sa personnalité dynamique, comme une trouvaille pour le rôle de "Underground". Dans ce rôle, l'héroïne aussi se nomme Denise. Ce film, tout le monde s'y attendait, devrait faire une étoile de celle qui en se tapant sur les doigts fut, sans le savoir, une héroïne de guerre.

Il y a deux jours, Denise Darcel vient d'être nommée "Colonel" honoraire de la Légion américaine des Anciens combattants pour 1949, parce que, après enquête, les représentants de ce groupe d'anciens soldats en sont venus à la conclusion que, ayant gagné ses épaulettes avant ses vingt ans, elle se trouvait, en outre, la jeune actrice offrant le plus de promesses de succès pour 1949.

L. G.-S.

VEDETTES ET ACCESSOIRES

(Suite de la page 5)

Don Juan, lance par la fenêtre avant de s'y jeter à son tour; l'horloge de *A Woman's Vengeance* qui en marquant à l'avance l'heure que Jassica Tandy croît être celle de l'exécution, la pousse à confesser son crime au médecin de la famille.

Dans *Carnet de bal*, Marie Bell, l'artiste française bien connue, relit, non sans mélancolie, les noms des danseurs qui lui faisaient la cour au temps lointain de sa jeunesse. On voit alors passer sur l'écran la vie de chacun des soupirants de jadis. Le Carnet de bal est donc la raison d'être de ce film.

De son côté *Flesh and Fantasy* se compose de trois épisodes indépendants dont les vedettes sont, à tour de rôle, Charles Boyer, Edward Robinson et Paul Robson, mais on peut prétendre à juste titre que le personnage principal est un habit de soirée. Ce vêtement est le seul lien qui existe entre les diverses parties du film parce qu'il est porté successivement par les trois héros et que sur chacun il attire le malheur. Le vieil habit a lui-même un triste sort puisqu'il devient la loque dont un fermier drape l'épouvantail qu'il place dans son champ afin d'éloigner les oiseaux pillards. Peut-on imaginer une plus lamentable fin de carrière?...

"TROIS DE QUEBEC"

(Suite de la page 9)

jour en France qui semble avoir été déterminant sur l'orientation de sa carrière.

Dès son retour au Canada, en effet, elle commence à écrire. En 1937, elle entre à l'Action Catholique où elle se fait connaître par de nombreux reportages. Puis elle publie des nouvelles, des contes et plusieurs récits de voyages dans diverses revues et journaux, en particulier la série de ses "portraits de femmes" qui à l'époque furent très remarqués. Sa carrière à la Radio se poursuit par les émissions "Les voix du Pays" et "Images de Québec" préludant aux sketches de "La petite revue de C.B.V." dont elle assure la rédaction pendant près de deux ans. Charlotte Savary s'est vue récemment confiée par la direction de Radio-Canada la rédaction d'une chronique hebdomadaire sur l'activité intellectuelle et artistique de Québec au cours de l'émission collective "Montages" que l'on entend le vendredi soir.

André Giroux est né à Québec en 1916. Après ses études secondaires, il a donné des cours de littérature française et il a été fonctionnaire au Secrétariat de la Province, en plus de collaborer à des journaux et à des revues.

Il a fondé la revue "Regards", en 1940, et il en assuma la direction pendant deux ans. Pendant la guerre, il a prononcé plusieurs causeries à Radio-Canada, dont cinq sur "La Conscience chrétienne chez François Mauriac".

L'automne dernier, il a publié son premier roman "Au Delà des Visages", qui a remporté un grand succès. Cet ouvrage lui a mérité le prix Montyon de l'Académie française. Il est marié depuis trois ans.

Né à Québec en 1919, Roger Lemelin est sorti brusquement de l'obscurité en 1944 pour commencer une fulgurante carrière littéraire avec son roman *"Au Pied de la Pente Douce"*. Traduit aux Etats-Unis et publié en France, ce roman lui a mérité le Prix littéraire de la Province, deux Bourses Guggenheim et un prix de l'Académie Française.

En octobre 1948, son deuxième roman, "Les Plouffe", paraissait et il atteignait en six mois le quinzième mille. Ce dernier roman a fait élire Roger Lemelin à la Société Royale du Canada, dont il est le plus jeune membre.

Paul Le Gendre, le réalisateur en chef du poste CBV, à Québec, est né dans la capitale en 1922. Il commença sa carrière à la radio tout en suivant des cours à la Faculté des Lettres et à la Faculté des Sciences sociales de Laval. Il en sort avec le grade de Maître en Sciences Sociales, Politiques et Economiques, après avoir présenté une thèse fort remarquée sur la "Publicité radiophonique".

On se rappelle les programmes que Paul Le Gendre a produits depuis cette époque: "La Petite Revue de CBV", "Sérénade à la brise", "Au gré de la Bohème", "Escales", 'Les Peintres de la Chanson" et bien d'autres ont précédé la nouvelle émission que vient de lui confier la direction générale de Radio-Canada: *"Trois de Québec"*.

UN FILM PLEIN DE CHARME . . .

(Suite de la page 7)

porte. C'est Franck qui vient à un rendez-vous que Barton lui avait fixé. Un coup de revolver claque dans la nuit et Franck, abasourdi, voit Lucy Standish sortir de chez Barton et s'enfuir en auto... Alors, Franck se dirige vers la villa... Le lendemain on apprend, par les journaux, l'assassinat de M. Barton. Une enquête est vivement menée et, sur des témoignages concordants, Franck est accusé du meurtre de son associé. Il est immédiatement emprisonné.

La consternation règne chez les Standish, Lady Marshall (Françoise Rosay), tante de Franck, très exaltée, est seule à réagir. Quand Olivier Standish revient de la prison il ne peut que dire que Franck, qu'il veut défendre, se justifie maladroitement, et qu'il plane sur la mort de Barton un véritable mystère. Un mystère? Qu'à cela ne tienne, réplique Lady Marshall. Il y a un homme qui est capable de révéler tous les mystères de ce monde et de l'au-delà! C'est le professeur Beverley (Fernand Ledoux) dont elle a trouvé un prospectus sur sa voiture. M. Beverley est un curieux personnage qui puise son inspiration dans un peu de marc de café et dans d'innombrables verres de whisky. Il prétend que les objets parlent, et il fait tourner les tables, mais, au lieu de résoudre le mystère de la mort de Barton, un guéridon accuse formellement Sir Patrick Marshall (Georges Lannes) de tromper effrontément sa digne épouse. Beverley pousse-t-il Olivier Standish à soupçonner sa femme d'être allée chez Barton le soir du meurtre, d'avoir été sa maîtresse? La plaisanterie tourne au drame. Olivier Standish, dans une furieuse crise de jalousie, se précipite sur Lucy...

Les esprits s'échauffent, mais Beverley, par des moyens qui lui sont particuliers, continue placidement son enquête. Les objets parlent-ils vraiment? Et les fleurs de feu M. Barton parlent-elles aussi? Sous des prétextes divers, Beverley ira chez Franck, puis dans la maison du crime, toujours souriant, toujours assoiffé. On le trouvera chez les Standish aux moments les plus inopportuns et, peu à peu, il dénouera les fils d'une intrigue serrée et découvrira, avec un peu de patience, de ruse et de... magie noire, le véritable assassin du peu regretté M. Barton.

POÉSIE EN TOURNÉE

Marthe Mussine récite le charmant poème de Georges Duhamel sur les confitures et leur odeur savoureuse. Elle le fait au cours d'un tour de poésie qui la promène à travers la France et qu'elle a inauguré chez Franchis Claude. De cabaret en restaurant, de restaurant en boîte de nuit, Marthe distille le rêve et la poésie en compagnie de Duhamel, de Lafontaine de Francis Claude, de quelques autres aussi.



ALAN LADD demeure le type du jeune premier très capable de s'adapter à diverses situations dramatiques sans égard aux cadres dans lesquelles elles se développent. On le trouve tout à son aise dans les milieux les plus inattendus : monde interlope, monde des gentlemen cambrioleurs, monde élégant, etc. Cette photo nous rappelle qu'il peut fort bien se retrouver dans les milieux de cow-boys et l'occasion ne lui a pas manqué d'y faire très belle figure.

UN FILM CAPTIVANT

[*Suite de la page 12*]

Pierre veut s'élancer à la poursuite, mais en est empêché par l'arrivée de Georges auquel il raconte sa mystérieuse aventure. Celui-ci pour lui faire une blague parvient sans être vu à dérober une miniature que contenait le sac de l'inconnue.

Le lendemain la villa de Pierre est cambriolée, les domestiques ligotés, toutes les miniatures enlevées. Pierre renonce à poursuivre lui-même ses voleurs pour aller rejoindre Georges qui l'appelle d'urgence à Saint-Rémy les Chevreuse où il dit avoir fait une découverte sensationnelle.

A son arrivée, Pierre stupéfait aperçoit la miniature du sac au cou d'Arlette, une ravissante jeune fille invitée au château. Georges déclare à Pierre que c'est ce qui l'a déterminé à le faire venir. La jeune fille interrogée refuse de dévoiler à Pierre le secret du médaillon, mais lui avoue d'un air tremblant qu'elle court de graves dangers.

La même nuit Arlette est victime d'une tentative de rapt dont Pierre la sauve avec témérité, mais il s'aperçoit bientôt qu'il s'agit d'une farce montée par les jeunes gens et furieux repart pour Paris.

Cependant Adria, la chanteuse, réunit les bandits dont elle est le chef et déclare qu'il faut à tout prix retrouver son sac dérobé et la miniature. Une annonce publiée par Pierre la met sur la trace et la décide à venir le lui réclamer elle-même. Mais en la voyant, Pierre pense que c'est la plaisanterie qui continue, et pour en faire une "bien bonne" il donne à Adria l'adresse d'Arlette.

Aussitôt la bande décide d'enlever Arlette pour récupérer la miniature. La jeune fille pensant que c'est une blague de Pierre en réponse à la sienne ne s'émeut pas trop.

Pourtant Georges s'inquiète et vient mettre Pierre au courant de l'enlèvement d'Arlette. Comprenant alors que l'affaire est sérieuse, Pierre parvient à délivrer la jeune fille et à retrouver la miniature que les bandits recherchaient avec acharnement car elle contenait deux timbres estimés à plusieurs millions. Et c'est ce médaillon que Pierre donne à Arlette comme cadeau de fiançailles, après avoir restitué son contenu à la police.

INGRID BERGMAN A SON . . .

[*Suite de la page 13*]

dans la maison Flusky, voit d'un mauvais oeil Henrietta reprendre goût à ses devoirs domestiques et lui crée une foule de complications. Milly est remerciée de ses services, ce qui ne l'empêche pas de voir Flusky et d'entretenir sa jalousie à l'égard d'Adare. Il en résulte une querelle sérieuse au cours de laquelle Adare est blessé. Tout le passé de l'ex-forçat est invoqué alors contre lui, si bien que Henrietta, pour le sauver d'une condamnation capitale, avoue que c'est elle qui, dix ans plus tôt, a tué son frère.

Les principaux interprètes de ce drame sont: Ingrid Bergman (Henrietta), Joseph Cotton (Flusky), Michael Wilding (Charles Adare) et Margaret Leighton (Milly).

HELENE PERDRIERE

Après un an de Conservatoire, Hélène Perdrière obtint un premier prix. Elle avait dix ans. La Comédie-Française l'engagea.

Elle avait vingt-et-un ans lorsqu'elle quitta la vieille maison de la rue Richelieu pour faire du "jeune théâtre". Elle joua entre autres pièecs : *La Ligne de Coeur, Valentin-le-Désossé, Les Temps difficiles, Hymenée, N'écoutez pas Mesdames, Virage dangereux*...

Elle vint au cinéma de bonne heure.

Elle fut dans le *Roi des Resquilleurs*, dans *Jeanne* et dans quelques films qui ne lui donnèrent pas satisfaction.

Elle se tint longtemps à l'écart des studios. Elle reparut dans *Trois de Saint-Cyr*.

A présent, quoiqu'elle soit toujours une vedette de la scène elle entend s'attacher plus qu'autrefois à l'interprétation cinématographique.

L'an dernier, elle a tourné dans quatre films. Elle compte effectuer prochainement une tournée théâtrale en Amérique, mais elle reviendra au cinéma, dont elle attend de grands rôles qu'elle saura faire vivre.

Quand la fortune ne sourit plus

[Suite de la page 21]

de Hollywood, due à la générosité d'un groupe d'acteurs et d'actrices, sans oublier Bette Davis qui en fut la promotrice.

Quand la bise est venue, les petits, les "extras", les petits acteurs de composition, ne décrochant un bon rôle que par ci par là, la modeste starlette que la maladie et la fatigue a terrassée avant que ne sonnât l'heure de la gloire, et la grande étoile dont le nom de clarté illumina les marquises des salles de spectacles du monde entier, tous sont l'objet de la même sollicitude, parce que la souffrance comme la mort, égalise toutes les créatures humaines.

Quand la popularité décline, il arrive parfois que la faim ou la maladie oblige la fière vedette à se tourner humblement vers le "Motion Picture Relief Fund", auquel, d'ailleurs, elle a contribué.

Ici, c'est un écrivain sans travail depuis plusieurs mois qui, le jour où enfin un studio l'appelle pour lui apprendre qu'il vient d'être choisi pour un engagement, vient de briser ses verres. Ne pouvant plus emprunter d'argent de ses amis qui l'ont tour à tour tiré maintes fois d'embarras, il fait appel au "Fonds" qui lui rend ce service urgent. Un musicien n'ayant travaillé dans un orchestre de studio que juste le temps lui aidant à vivre, s'aperçoit un jour qu'on lui a volé son violon. Il essaie de travailler ailleurs, car il ne peut s'offrir un nouvel instrument; mais en vain, il se fait vieux, et l'on a déjà renvoyé des jeunes. Le "Fonds de Secours" lui procure le violon qui le remettra à flots en lui redonnant du travail. A la suite d'un accident d'automobile, une actrice de composition reçoit au visage une cicatrice l'empêchant de retrouver des rôles. Le "Fonds de Secours" lui permet de se refaire un visage présentable pour l'écran, au moyen de la chirurgie plastique.

J'ai visité les magnifiques quartiers mis à la disposition de ces pensionnaires d'Hollywood. Dans un site enchanteur, au milieu de la campagne et dans un décor alpestre reposant, des bungalows simples présentant l'aspect d'un joli bourg semblent se chauffer douillettement au soleil. Ici et là, dans les jardins, des grappes humaines multicolores, sous les vastes ombrelles aux tons gais jouissent d'un bienfaisant farniente.

La salle à manger est l'une des pièces les plus remarquables de cette institution. Tous les pensionnaires habitant les bungalows s'y retrouvent à l'heure des repas du midi et du soir.

Quand à l'hôpital proprement dit, c'est un corps de logis très moderne, il est muni de tout ce que la chirurgie et la médecine peuvent offrir dans leurs plus récentes découvertes ou améliorations. Rien n'a été négligé pour faire de cet hôpital le nec plus ultra du confort et de la science. Il va sans dire que les spécialistes les plus réputés de Los Angeles sont attachés à cette institution.

Cette année, le gala des "Friars Frolics" a rapporté la jolie somme de $350,000.00. C'est un chiffre aussi éloquent que la générosité proverbiale d'Hollywood.

L. G. S.

HOLLYWOOD VU DE PRES

[Suite de la page 25]

toute cette "brinballe" que l'on ajoute, par exemple, à la tenue du soir, chaînes de toutes sortes, ne servent qu'à alourdir et à ruiner la bonne apparence d'une tenue où la simplicité est de bon ton." Et il ajoute, "La combinaison des couleurs est atroce dans la garde-robe masculine, en ce moment, et très propre à faire un singe de celui qui, peu adepte du bon goût, désire suivre la dernière mode à la lettre." Avis etc. ...

POTINS

Corinne Calvet et Mona Freeman tiennent leurs engagements aux multiples essayages que nécessite la garde-robe de voyage qu'Edith Head, l'habile dessinatrice de haute couture de Paramount, est à leur préparer. Hedy Lamarr aussi portera les modèles Edith Head dans son voyage d'été à Cannes et autres villes de France, après s'être jointe à Miss Calvet pour le voyage en Arizona pour la première de "Copper Canyon".

Betty Hutton sera prêtée par Paramount pour une production de Buddy DaSilva. "The Great Vampire". C'est la première fois que Betty jouera hors de son studio où elle a toujours été fort occupée. Lors de la visite des marins canadiens à Los Angeles, dernièrement, elle fut très applaudie de ces derniers, à bord de l'Ontario, où elle donna quelques représentations. Robert Montgomery vient de quitter Hollywood pour l'Angl terre, où il demeurera plusieurs sen aines à filmer "Your Witness". Ella Raines qui villégiaturait en Europe a reçu un câblogramme la mandant immédiatement pour le rôle-titre de "The Bail Bond Story". Adèle Jergens jouera son premier rôle de "Free-lance", à M.G.M. dans l'interprétation d'un rôle antipatique dans le film "Side Street".

VITAMINES ...

Avez-vous confiance dans les vitamines?... Ne vous en cachez pas, car il s'en trouverait des millions comme vous. C'est d'ailleurs à votre intention qu'Hollywood vient de décider de tourner un film intitulé "Her Secret Diary". La vedette y sera Ann Sheridan. Il s'agit d'une histoire au cours de laquelle l'on change la personnalité des gens au moyen des précieuses vitamines. Si vous n'êtes pas satisfait de votre personnage, et bien, il faut aller voir ça, dans environ six mois.

TELLE FILLE ... TELLE MERE

Comme le monde est... à la renverse, selon la version de plusieurs sages, ce titre ne contredit donc rien, il est d'ailleurs dans la vérité. La mère de Bette Davis, Ruth, fait son début théâtral, au cours de l'été, à la plage fashionable de la colonie des artistes de Laguna, Californie, située à environ cinquante milles d'Hollywood. Elle considère que si la maman de Greer Garson, celle de Olivia de Haviland peuvent tenir des rôles à la scène, elle peut fort bien essayer d'en faire autant. Son illustre fille, Bette, est à préparer son prochain film "Rose Moline".

A BROADWAY

Deanna Durbin, qui doit débuter à Broadway à l'automne, m'assure qu'elle étudie actuellement pendant quatre heures chaque jour, le piano et le chant, dans ce but. Les six dernières années au cours desquelles Deanna a tourné des films à Universal-International, où elle termine en août prochain son contrat, lui ont rapporté la jolie somme de $2,000,000.00. Comme elle en avait acquis autant les années précédentes, elle ne comptera pas sur une pension de vieillesse...

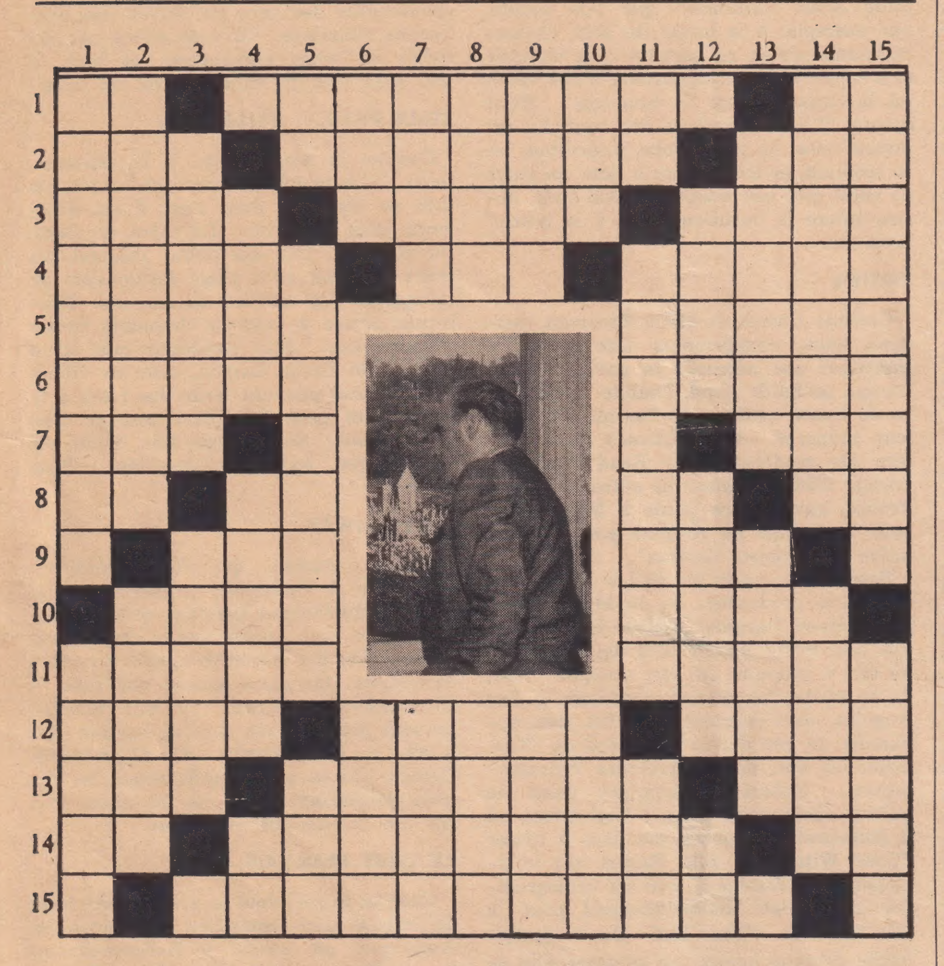
LE LIVRE FRANÇAIS

Charles Boyer, dont le grand souci reste de mieux faire connaître la France en Amérique, ou plutôt à Hollywood, au moyen de sa maintenant célèbre "French Foundation" est parti pour la France, le 29 mai. Pendant les deux mois de son séjour en son pays, il visitera sa ville natale, et il se peut qu'il accepte de tourner un film, si la chose lui est possible, avant son retour. On sait quel beau succès Boyer s'est taillé à Broadway, au cours de la dernière saison, dans sa première apparition sur la scène américaine, dans la pièce de Sartre "Les Mains Sales". (Red Gloves). Il s'est tenu, dernièrement à la "French Foundation" de Hollywood, une exposition du livre français et de reliure d'art, laquelle fut couronnée d'un franc succès.

Joan Crawford rencontrée à Warner Brothers où elle venait de terminer des reprises de scènes de "Flamingo Road", production Michael Curtiz, dit que si elle devait reprendre sa vie brillante elle choisirait toujours et quand même le cinéma comme sa carrière préférée. "Je ne puis me figurer un acteur ou une actrice en butte à l'ennui. Notre vie est trop remplie d'intérêts de toutes sortes, et l'ennui est d'ailleurs la maladie des gens sans imagination". Elle ajoute que si ses enfants adoptifs désirent un jour suivre sa vocation d'actrice, elle n'y mettra aucun obstacle. Cependant, en dépit de ce contentement, de cette satisfaction, Joan ne cache pas qu'il manque quelque chose à son bonheur. Il se trouve chez elle un désir qui est demeuré sans écho. Elle eut aimé devenir chanteuse d'opéra. Prima Donna quoi ... "Il se trouve une telle beauté dans ce don d'une réelle voix, dans ces représentations de grand gala que sont les opéras, une telle communion entre les auditoires et les artistes. Et pourtant, fait encore Joan, cette fois comme se parlant à elle-même, je sais bien que s'il se trouvait quelque chose comme une seconde vie je serais à l'oeuvre encore, et heureuse de m'y retrouver ... devant la camera ...

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT QUARANTE-CINQ



HORIZONTALEMENT

1—Symbole chimique du *baryum*. — Lieu où l'on enterre. — Démonstratif.
2—Conscience. — Celui qui, à Rome, dressait les gladiateurs. — Sert à stimuler.
3—Enlèvement. — Petit piédestal. — Nom de plusieurs rois de Hongrie.
4—Chasseur gigantesque, tué par Diane. — Dans la Rose des vents. — Corne du cheval.
5—Station balnéaire des Etats-Unis. — Conspirateur contre Bonaparte, guillotiné en 1801.
6—Ustensile, piège. — Petit oiseau du genre chardonneret.
7—Petite pièce du jeu de golf. — Les Anglais disent *Tit for*...
8—Route Rurale. — En les. — Coup de baguette. — Chemin de halage.
9—Symbole chimique du *cadmium*. — Partie d'une église.
10—Salubre. — Royaume de Syrie.
11—Apologue en vers. — Chose exquise.
12—Nom sous lequel on désigne les petits poissons d'eau douce. — Lieu destiné aux sports. — Genre de myriapodes.
13—Nom vulgaire d'une espèce de graminées. — Barres à poignées des cycles. — Commune rurale en Russie.
14—Ile de l'Atlantique. — Ensemble des gens vivant dans la même maison. — Pronom.
15—Qui surprend tout d'un coup.

VERTICALEMENT

1—Instrument servant à mesurer la pression de l'air. — Nom de notre vedette.
2—S'habituer à la mer. — Martre zibeline à pelage noir.
3—Développement de l'épi dans les céréales. — Grosse corde.
4—Ville de la Mésie. — Magistrat romain. — Qui est à moi.
5—Lui. — Epoux de Sémiramis. — Négation. — Joyeux.
6—Maison de campagne. — Existe.
7—Ville de la Turquie, en Thrace. — Peintre italien, né à Garofalo.
8—Contractions convulsives. — Terre extraite du sillon et relevée en talus.
9—Rivière de France. — Libéralités.
10—Saison estivale. — Ville de Sicile, ancienne Castrogiovanni.
11—Dans la gamme. — Prénom de notre vedette. — Monnaie japonaise.
12—Enfant célèbre par son héroïsme. — Donnai de l'air. — Conjonction.
13—Peintre français d'histoire et de portraits. — Edifice consacré au culte d'une divinité.
14—Concernant les colonies. — Nom arabe de la soude (pl.).
15—Surprenantes. — Dieu marin, époux de Doris.

Ils ont tous eu de la chance . . .

[*Suite de la page 23*]

Mais si tout ce que nous venons de passer en revue est exact il ne faut pas se faire d'illusion. La chance existe mais pour en profiter il faut déjà faire effort soi-même. La chance existe mais il faut savoir la faire venir soi-même. Et une vraie carrière d'artiste est une succession de chances.

Ainsi Madeleine Sologne a débuté grâce à Kisling mais il lui a fallu d'autres chances pour devenir célèbre et, pour elle, la vraie chance c'est l' "Eternel Retour". Josette Day a eu la chance de débuter très jeune au cinéma mais elle a eu d'autres chances; elle a rencontré Pagnol, puis Cocteau et Bérard et ce fut "La Belle et la Bête"! La vraie chance de Suzy Delair c'est d'avoir rencontré Clouzot et la vraie chance de Michèle Morgan c'est cette photogénie, cette "présence" vraiment exceptionnelles, miraculeuses pourrait-on dire.

Et notre chance à nous spectateurs c'est qu'il se trouve chaque année des êtres doués de cette faculté de jouer, de vivre des personnages qui nous émeuvent ou nous distraient. La destinée du comédien est une destinée curieuse, apparemment heureuse mais la chance des acteurs n'est pas toujours, pour eux, une vraie chance; c'est même souvent une fatalité. Ne nous hâtons donc pas d'envier la chance de ceux qui regrettent parfois... de ne pas avoir pu l'éviter.

JEAN-MARIE LA BRÈCHE.

•

Joan Caulfield est née sous le signe des Gémeaux et n'entreprend rien sans consulter son horoscope : le jeudi lui est propice, tandis que le vendredi lui est néfaste . . . Quand elle veut que la chance lui sourit, elle revêt sa robe porte-bonheur et se munit d'un fétiche. Jamais, non plus, elle ne passe sous une échelle, bien entendu . . . Mais à part cela, croyez-le, elle n'est pas superstitieuse pour un sou . . .

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

B	O	U	T	A	D	E	■	E	N	R	O	L	E	R
O	■	S	A	L	A	D	E	■	O	A	H	U	■	O
U	N	■	N	E	C	E	S	S	I	T	E	■	E	T
R	E	A	■	T	E	N	T	E	R	A	■	P	S	I
G	U	E	T	■						■	P	I	O	N
■	F	R	E	T						J	E	A	N	■
B	■	E	T	A						O	U	F	■	C
O	C	■	E	U						A	R	■	C	O
U	R	I	■	X						N	■	M	O	U
F	O	N	D	■						■	C	O	U	P
F	I	N	E	S						H	É	U	S	E
I	X	■	F	O	N	T	A	I	N	E	■	T	I	R
R	■	P	A	T	I	E	M	M	E	N	T	■	N	E
■	F	A	U	T	E	■	E	B	E	N	E	S	■	T
P	O	R	T	E	R	A	■	U	S	E	R	A	S	■

EN VACANCES!

Ida Lupino est une actrice anglaise qui fait partie, depuis plusieurs années, de la colonie artistique de Hollywood. Ida Lupino aime tous les genres de sports et les pratique avec succès. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle a un penchant marqué pour le yachting, aussi a-t-elle fait l'acquisition d'un bateau très moderne sur lequel elle fait des croisières, quand son studio lui accorde des vacances. Ida Lupino a beaucoup de naturel et de vivacité. Elle sait se métamorphoser pour répondre aux exigences de ses rôles. C'est ainsi qu'elle a joué avec beaucoup d'entrain dans la comédie : PILLAR TO POST, bien qu'elle semble préférer des drames comme HIGH SIERRA, LADIES IN RETIREMENT et, plus récemment ROAD HOUSE, film dans lequel Richard Widmark était son partenaire.



LA LECTURE AU FOYER

Après le repas du soir, au foyer, la vie s'organise paisiblement : maman fait la vaisselle tout en écoutant ses programmes préférés, les enfants font leurs devoirs et apprennent leurs leçons pendant que papa travaille peut-être à son jardin, près de la maison. Mais, vers le coup de huit heures, chacun éprouve le besoin d'une silencieuse évasion par la lecture et c'est pourquoi dans le foyer où l'on eu la précaution de s'abonner à nos trois magazines :

LE SAMEDI -- LA REVUE POPULAIRE -- LE FILM

chacun est assuré d'y trouver son profit. Papa et ses enfants lisent LE SAMEDI. Maman et grande soeur, à tour de rôle, sont heureuses de se concentrer dans LA REVUE POPULAIRE, en attendant de pouvoir mettre la main sur LE SAMEDI. Comme tous et chacun sont ou des cinéphiles ou des radiophiles, LE FILM constitue un heureux complément à toute cette littérature familiale. De sorte qu'on peut bien dire : "Heureux les foyers où l'on lit", et, dans le même ordre d'idées, on peut ajouter : "Doublement heureux les foyers qui ont eu la bonne idée de s'abonner à nos trois publications : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Rien n'est plus simple. Rien n'est moins onéreux : on n'a qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement.

VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, RUE DE BULLION **MONTREAL 18, P. Q.**